Noël des auteurs 2001



[illegible]

Il est interdit de reproduire, copier ou imiter ces textes sans leur permission.

La Liberté tient aussi à remercier tous les annonceurs qui ont rendu ce projet possible.

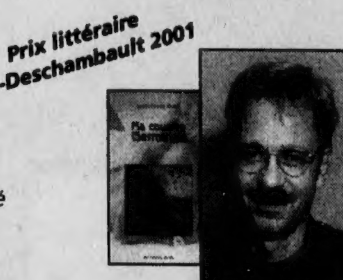
Le personnel de *La Liberté* et le conseil d'administration de Presse-Ouest Limitée se joignent d'ailleurs à eux pour vous souhaiter un Joyeux Noël et une bonne et heureuse année. Bonne lecture !

AUX ÉCRIVAINES ET ÉCRIVAINS DES ÉDITIONS DU BLÉ
ET AUX LECTEURS ET LECTRICES DE LEURS CRÉATIONS

MERCI ! *pour une autre année de littérature exceptionnelle*

MA COUSINE GERMAINE
roman de Jean-Pierre DUBÉ
Un texte à saveur érotique, au ton léger et à la structure complexe et originale. Un voyage audacieux au cœur de l'intimité par l'auteur de La Grotte.
ISBN 2-921347-61-X • 22,95 $

Prix littéraire Rue-Deschambault 2001



INCIDENTS DE PARCOURS
nouvelles de Simone CHAPUT
Douze nouvelles troublantes, percutantes et étrangement envoûtantes par l'auteure des romans Le Coulonneux, Un piano dans le noir *et* La vigne amère.
ISBN 2-921347-58-X • 19,95 $

Finaliste – Prix littéraire Rue-Deschambault 2001



SUBLIMINALES
poésie de Lise GABOURY-DIALLO
L'éphémère à la portée de tous. 32 poèmes d'une nouvelle voix poétique, agrémentés de sept tableaux en couleurs de Monique Fillion.
ISBN 2-921347-54-7 • 14,95 $

Finaliste – Prix littéraire Rue-Deschambault 2001





LE SOLEIL DU LAC QUI SE COUCHE
roman de J.R. LÉVEILLÉ
De Winnipeg à un merveilleux lac près de Wabowden, en passant par Saint-Laurent, le roman manitobain de l'année 2001.
« ...un hommage au Manitoba, à ses paysages, à ses artistes... » Le Devoir
ISBN 2-921347-64-4 • 19,95 $

Un hommage au Manitoba et à ses paysages...



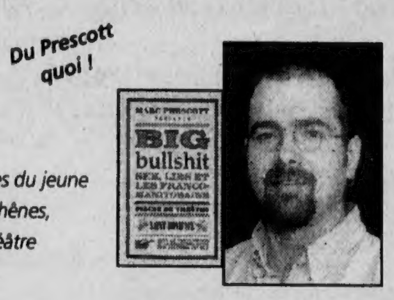
DESS(E)INS II DRAWING(S) II
textes poétiques de J.R. LÉVEILLÉ, en marges des dessins de Tony TASCONA
Par la voix du dit et du non-dit, la voie du plein et du vide, les traces de la plume et celles du pinceau émergent de la grande mer de l'encre pour donner forme au chaos.
ISBN 2-921347-66-0 • 16,00 $

Deux grands talents un beau livre d'art



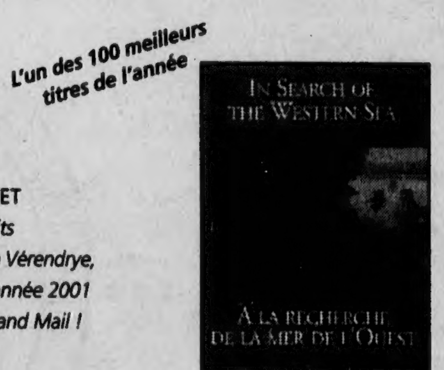
BIG • BULLSHIT • SEX, LIES ET LES FRANCO-MANITOBAINS
théâtre de Marc PRESCOTT
Le premier recueil de textes dramatiques du jeune auteur originaire de Sainte-Anne-des-Chênes, l'un des importants dramaturges du théâtre franco-canadien.
ISBN 2-921347-63-6 • 24,95 $

Du Prescott quoi !



À LA RECHERCHE DE LA MER DE L'OUEST
Mémoires choisis de La Vérendrye
sous la direction de Denis COMBET
Un beau livre en couleurs des récits du grand explorateur canadien La Vérendrye, l'un des 100 meilleurs titres de l'année 2001 du quotidien national The Globe and Mail !
ISBN 2-921347-60-1 • 45,00 $

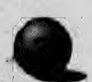
L'un des 100 meilleurs titres de l'année

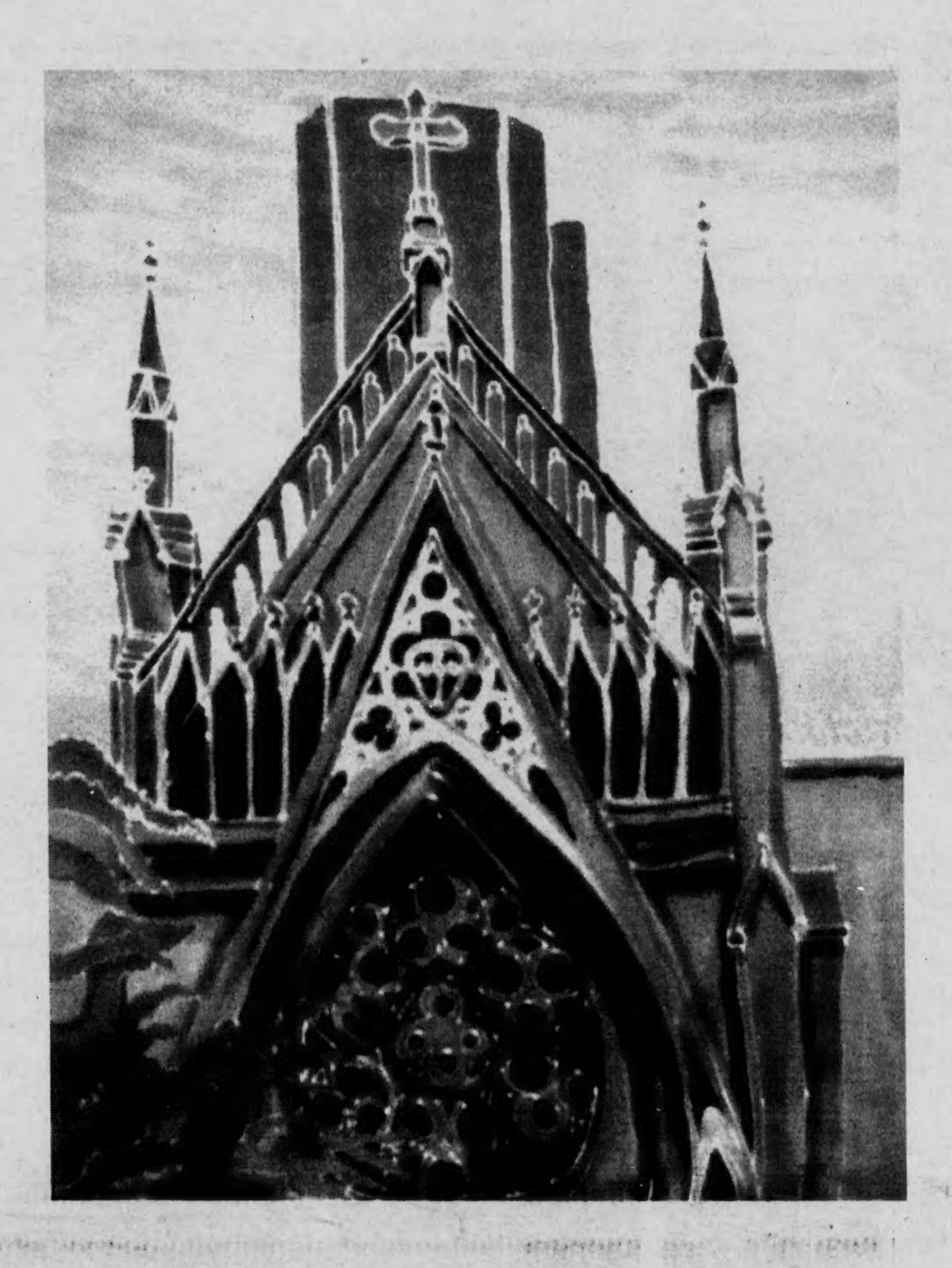




340, boulevard Provencher
Saint-Boniface (MB) R2H 0G7
Téléphone : (204) 237-8200
Télécopieur : (204) 233-8182

Cette année, nous avons demandé aux auteurs de nous préparer des textes ayant comme thème la Paix. Pour ceux qui se le demandent, les illustrations qui accompagnent les contes proviennent d'une banque informatique d'images.







Un conte de Noël du Jeudi Saint

Souvenir d'un petit vieux prêtre de 80 Noëls...

C'était un bel après-midi de printemps, le soleil brillait et diffusait une agréable chaleur. Devant moi, s'étendait une belle prairie entourée d'une forêt. À l'orée du bois, se trouvait une petite chapelle rustique construite jadis par les fermiers des environs. Il s'agissait de la chapelle Saint-Denis à sept kilomètres du village de Haywood.

À mon arrivée, juste comme j'allais ouvrir la portière de ma voiture, m'apparut tout à coup, sortant d'un sentier, deux enfants qui se tenaient par la main. À voir leurs petites têtes blondes, ils semblaient être frères et sœurs. Je sortis de la voiture quand la fillette, plus âgée, me lança fièrement: " bonjour m'sieur l'abbé! ", à la vue de ma soutane noire. Quel bel accueil me disais-je en moi-même... Soudain, une pensée me traversa l'esprit qui faillit me faire perdre " contenance " : je n'avais pas la clef de la chapelle alors que je devais y célébrer la messe en ce Jeudi Saint! En voyant mon air embarrassé devant la porte close du sanctuaire, le petit homme me regarda en souriant. D'un geste vif et enjoué, il se pencha, souleva le tapis mouillé devant la porte et en retira une longue clef de fer au manche de six pouces. Dieu m'avait envoyé un petit ange; quel soulagement!

Comme nous entrions dans la maison de prière habitée d'un silence apaisant, le froid de la nuit encore imprégné aux murs, nous saisit et nous fit frissonner. Je m'empressai donc d'ouvrir les fenêtres, accompagné de mon nouvel assistant. La fillette à son tour, toute heureuse de se rendre utile, me conduisit par la main vers la porte de la sacristie qu'elle poussa de toutes ses forces. En entrant, elle courut d'un même élan vers une grande armoire et en sortit les ornements pour la messe. Décidément j'étais bien guidé! Comme l'aube était glacée par le froid, la petite l'étendit délicatement tout près de la fenêtre baignée de soleil. Et c'est à ce moment que j'entendis le bruit des premières voitures qui arrivaient au dehors. Entrèrent alors les premiers, les parents de mes nouveaux bedeaux. Sans réprimande aucune, simplement heureuse de retrouver ses petits, la maman s'exclama : " Vous êtes arrivés plus vite que nous mes chéris! " Puis levant les yeux vers moi elle me salua chaleureusement.

Le troisième ange venait d'arriver... En un clin d'œil, elle disposa les chandelles et les nappes sur l'autel. Je m'informai alors s'il y aurait du chant et de la musique durant la célébration car j'avais remarqué la présence d'un harmonium dans un coin de la chapelle. Elle se tourna vers moi d'un air désolé et me répondit : " la seule musicienne que nous ayons par ici est notre maîtresse d'école. Comme elle doit se marier cet été, elle est partie à la ville faire des achats. " Là dessus, comme pour m'encourager un peu voyant mon air piteux, elle renchérit : " par contre, ma fille aînée se débrouille assez bien sur l'harmonium. " Je m'approchai alors de la fillette et lui demandai quels étaient les morceaux qu'elle pouvait jouer aisément. Elle me répondit que les seuls qu'elles



connaissaient bien étaient ceux que " mademoiselle " lui avait appris pour Noël!...

Je pensai alors en mon for intérieur et dans un élan du cœur, qu'après tout le bon Dieu à Noël était le même qu'au Jeudi Saint! Jésus de la crèche saurait bien, à travers les chants de Noël, illuminer le soir de son dernier repas; enfin, n'était-ce pas la même Vie donnée?

C'est ainsi que retentit ce soir-là, dans l'humble chapelle Saint-Denis, le chant mélodieux de la Sainte Nuit :

" Il est né le divin enfant...

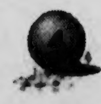
chantons tous son Avènement! "

Sous mon regard attendri pendant que je consacrais le pain et le vin, je vis les mamans sortir de leurs bourses de grands mouchoirs. Tout comme moi, elles semblaient être bien émues de penser que Jésus de la crèche se faisait présent en ce Jeudi Saint, grâce à la simplicité retrouvée de nos cœurs d'enfants...

Une émotion vive et un sentiment d'émerveillement me traversèrent devant la foi toute simple de ces braves gens qui saisissaient l'Essentiel au-delà des apparences.

Ce souvenir ne me quitta jamais; ce fut pour moi l'une des plus belles messes de ma vie de prêtre. Oui, vraiment, on ne voit bien qu'avec les yeux du cœur...

Heureux Noël à tous!







Il y avait une fois un filet deux bâtons...

Un soir, très tard, je me suis réveillé. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne pouvais plus dormir. Les souvenirs de mon enfance me hantaient. Je me souviens du dernier Noël que j'ai passé avec ma grand-maman... Quelle dame! Rien ne la froissait. Elle était toujours calme avec des yeux pleins d'amour et comme elle aimait rire! Et elle tricotait tout le temps. Je ne pense pas l'avoir vue sans un tricot dans les mains, même quand elle nous racontait des histoires, ou quand elle berçait mon petit frère, Cédric...

Ce Noël-là, j'avais 6 ans et j'avais si hâte que mes parents et ma sœur Amélie reviennent de la messe de minuit que je ne pouvais pas dormir. Je suis allé en bas quand j'ai vu ma grand-maman qui se berçait près du feu. Elle tricotait. Sans vouloir la déranger, je suis resté dans l'escalier à la regarder faire. J'ai toujours aimé la regarder quand elle tricotait. Comme elle allait vite! Je ne pouvais pas voir comment elle faisait les mailles tellement elle allait vite. La cadence du clic-et-clic des aiguilles et de son bercement me fascinait, comme si j'étais hypnotisé.

Clic-et-clic, clic-et-clic, clic-et-clic. Je ne sais pas ce qu'elle faisait mais c'était beau de la voir, de voir le tricot grandir. Clic-et-clic, clic-et-clic, clic-et-clic. Comme c'était plaisant de la voir et d'entendre les aiguilles claquer, le feu ronronner, le rythme de la chaise berceuse sur le plancher de bois.

Clic-et-clic, clic-et-clic, clic-et ... - Sylvain? Que fais-tu dans l'escalier? - Je ne peux pas dormir. - Viens mon chou, viens t'asseoir avec moi un peu.

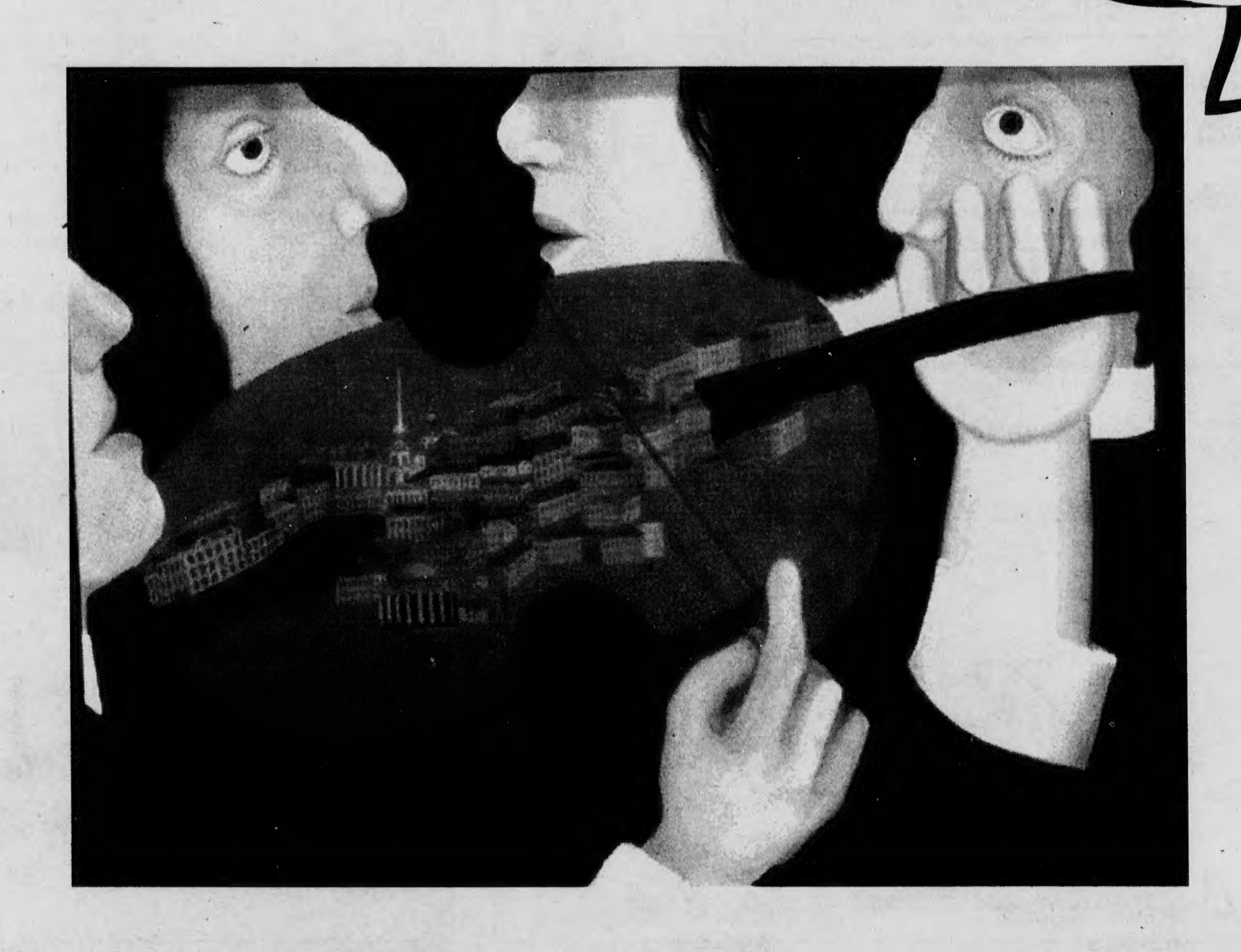
Je descends les marches et je m'assois avec elle, ma tête contre son cœur. Les bras autour de moi, elle continue à tricoter. Je peux voir maintenant qu'elle tricote une écharpe. Je peux voir des flocons de neige qu'elle fait apparaître comme par magie dans les mailles... - C'est pour qui, grand-maman? - L'écharpe est pour ton petit frère. - Pourquoi? - Parce qu'il en a besoin. - Mmm... Grand-maman, pourquoi que tu tricotes? - Parce que le bon Dieu m'a donné ce talent. - Pourquoi? - Parce qu'Il sait que je peux faire de belles choses qui vont te garder au chaud. - Mais pourquoi? - Aimerais-tu aller dehors sans tuque ou mitaines, sans manteau, quand il neige? - Non... - Bien, le bon Dieu sait que tu n'aimerais pas ça et parce qu'Il vous aime, Amélie, Cédric et toi, Il m'a donné le talent de tricoter toutes sortes de choses pour vous trois. C'est pour ça que je tricote, parce que je vous aime et je veux que vous soyez bien au chaud quand vous allez dehors. - Oh!

Clic-et-clic, clic-et-clic, clic-et-clic... - Grand-maman? Pourquoi Jésus est né à Noël? - Jésus est né à Noël parce que le bon Dieu nous aime et Il voulait qu'on apprenne à le connaître et à l'aimer lui aussi. Qui de mieux que son Fils pour nous dire qui Il est? Comprends-tu? - J'pense que oui... mais, si c'est la fête à Jésus, pourquoi qu'on donne des cadeaux à tout le monde? - Parce que Jésus est dans chacun de nos cœurs. Quand tu donnes un cadeau à ton frère ou à ta maman, tu donnes un cadeau à Jésus. C'est la même chose quand tu donnes du pain ou du linge à l'église pour les pauvres. Jésus est dans leurs cœurs aussi. - Oh! C'est pour ça que maman emmène le linge d'Amélie quand c'est trop petit pour elle! - Oui. Le linge est encore bon et quelqu'un d'autre pourra s'en servir. Tout comme tu donnes ton linge à Cédric quand c'est trop petit pour toi, c'est comme si Amélie donnait son linge à une

petite sœur. Il faut aider nos frères qui sont dans le besoin. En retour d'autres nous aideront quand nous en aurons de besoin.

Clic-et-clic, clic-et-clic, clic-et-clic. - Grand-maman? - Oui, mon beau coeur. - Peux-tu me montrer comment tricoter? - Demain je te montrerai comment faire. Tu dois dormir maintenant - Grand-maman? Je t'aime. - Moi aussi je t'aime. - J'pense que je peux me coucher maintenant. - Sylvain, n'oublie pas ta prière avant de te coucher. - Oui grand-maman, j'n'oublierai pas. - Dors bien, mon homme. - Toi aussi, grand-maman. Clic-et-clic, clic-et-clic, clic-et-clic, clic-et-clic...

On a tous eu de nouvelles écharpes et mitaines cette année là. Je les ai à quelque part dans le grenier, avec mes aiguilles. Et oui! grand-maman a pu me montrer comment tricoter, mais je n'ai pas eu le coeur de toucher les aiguilles depuis son décès l'automne suivant. Peut-être que c'est temps que je parle à ma fille au sujet de son arrière grand-maman et que je lui montre comment tricoter... elle aura 6 ans à Noël cette année.



« Quand j'entends chanter Noël, j'aime à revoir... »

C'est à peine la fin novembre et je trépigne d'impatience pour réentendre des chants évocateurs de mes Noëls passés, chacun à sa façon de souvenirs des plus chers.

" Petit Papa Noël, quand tu descendras du ciel, avec des jouets par miriers... " : peut-être pas les véritables paroles, mais tout de même celles que mon fils nous a chantés de décembre jusqu'à Pâques, alors qu'il avait à peine trois ans et faisait l'apprentissage de sa langue maternelle. D'ailleurs, c'est le seul début de phrase dont il se souvenait, et qu'il nous fredonnait avant de passer à une autre petite ritournelle. Comment faire comprendre à un tout-petit que certains airs sont réservés à une seule époque de l'année? Et pourquoi pas les chanter tout au long de l'année, ces mélodies, si elles sont tellement jolies et qu'elles nous font plaisir?

" Mon beau sapin, roi des forêts, que j'aime ta parure " Pendant plusieurs années, c'est mon frère aîné qui ne chantait quasi jamais, soit dit en passant, qui choisissait le temps des fêtes pour nous faire entendre cet air familier... le soir où il entrait dans la maison avec le sapin choisi pour le temps des festivités. Maurice nous a quitté, d'abord pour fonder un nouveau foyer et élever sa famille. Il est déménagé au loin et n'a plus été là pendant plusieurs années, mais c'est toujours à lui qu'on pensait quand on entendait cette chanson au temps des fêtes.

Papa, lui, chantait, que ce soit le temps des fêtes, à l'été, en voyage... Il avait toujours une nouvelle chanson à nous apprendre, il me semble. De plus, il était conteur et prenait plaisir à nous entretenir d'histoires de familles, des gens qu'il aimait, des tours qu'ils se jouaient au camp de bûcherons, et des loups qui rôdaient dans les campagnes éloignées de son enfance. Ses paroles éveillaient toujours en moi des images fantastiques que j'ai longtemps confondues avec la réalité. Quand il nous a quitté juste avant Noël, il y a déjà de ça quasi trente ans, j'ai trouvé un petit cabaret que je retrouve tous les ans avec plaisir. Au fond du cabaret se trouvent les Trois anges de la chanson de papa, ce vieil air folklorique, tiré du cahier de la Bonne chanson :

" Trois anges sont venus ce soir,
M'apporter de bien belles choses
L'un deux avait un encensoir
L'autre avait un bouquet de roses....... "

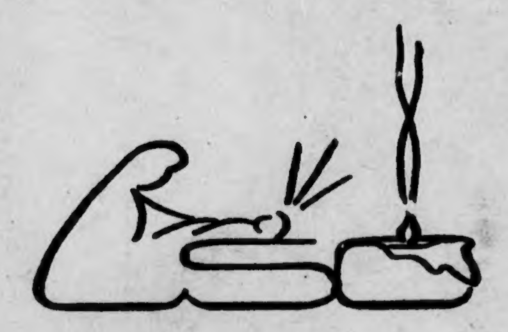
" Ave Mari-i-a " Te souviens-tu maman, quand on préparait la maison pour les Fêtes, anticipant avec impatience le retour des trois plus vieux de leurs couvents et collèges respectifs? Les odeurs de planchers fraîchement cirés, de ton ragoût, de tes tourtières se mêlaient au parfum du sapin. J'emballais pour toi les derniers cadeaux de Noël et on écoutait une émission spéciale à la télé. C'était inévitable qu'on y entende ce cantique. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai réalisé toute l'importance de ces moments d'intimité passés avec toi qui comprenait tout le sens de cette mystérieuse fête annuelle. J'ai compris avec les années que tu la portais avec toi à tous les jours dans ta façon de nous entourer, de prévoir pour chacun de nous, de nous aimer.

" Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle... " Je me souviens du premier Noël où papa m'a enfin permis d'assister à la Messe de Minuit avec les plus grands. Obligée de " faire un p'tit somme " avant le moment du départ, je craignais bien qu'on ne me réveille à temps pour partir vers l'église : cette année là, j'ai été comblée, et j'ai pu m'y rendre avec les autres. " Çà bergers assemblons-nous... " Quelle joie d'entendre tous les cantiques, au plus creux de la nuit, puis de rentrer à la maison en les chantant ensemble. " Venez divin Messie "... " Dans cette étable, que Jésus est charmant, qu'il est aimable " Nos voix me semblaient plus belles en rentrant sous les flocons mœlleux qui étaient, il me semble, toujours de la partie à Noël, ajoutant à la

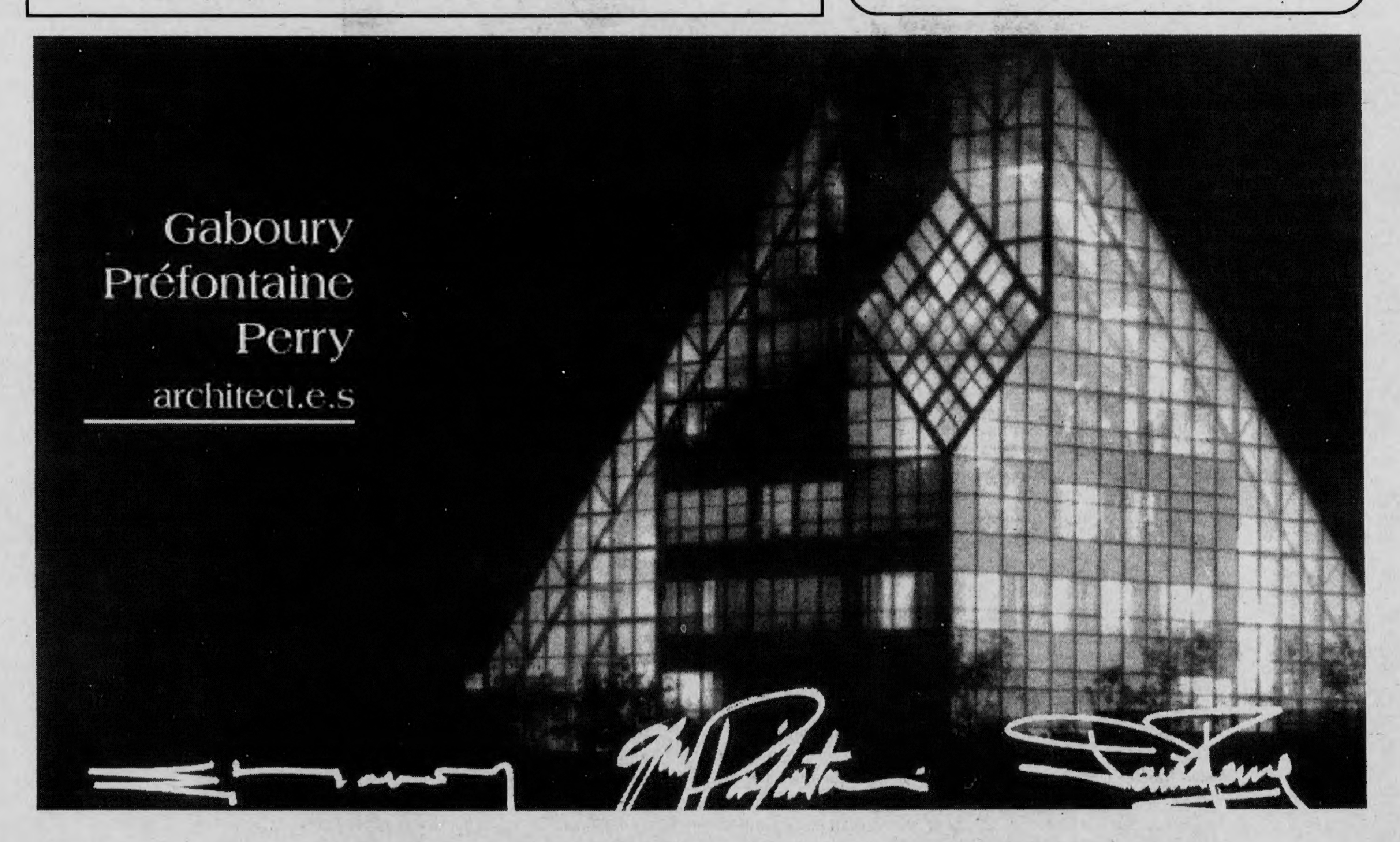
magie de cette soirée inoubliable en nous offrant des paysages tout blancs.

Les années ont passé. Papa et mon frère aîné nous ont déjà quitté. Avec l'arrivée des enfants et des petits-enfants, bien des traditions ont changé dans notre famille agrandie.

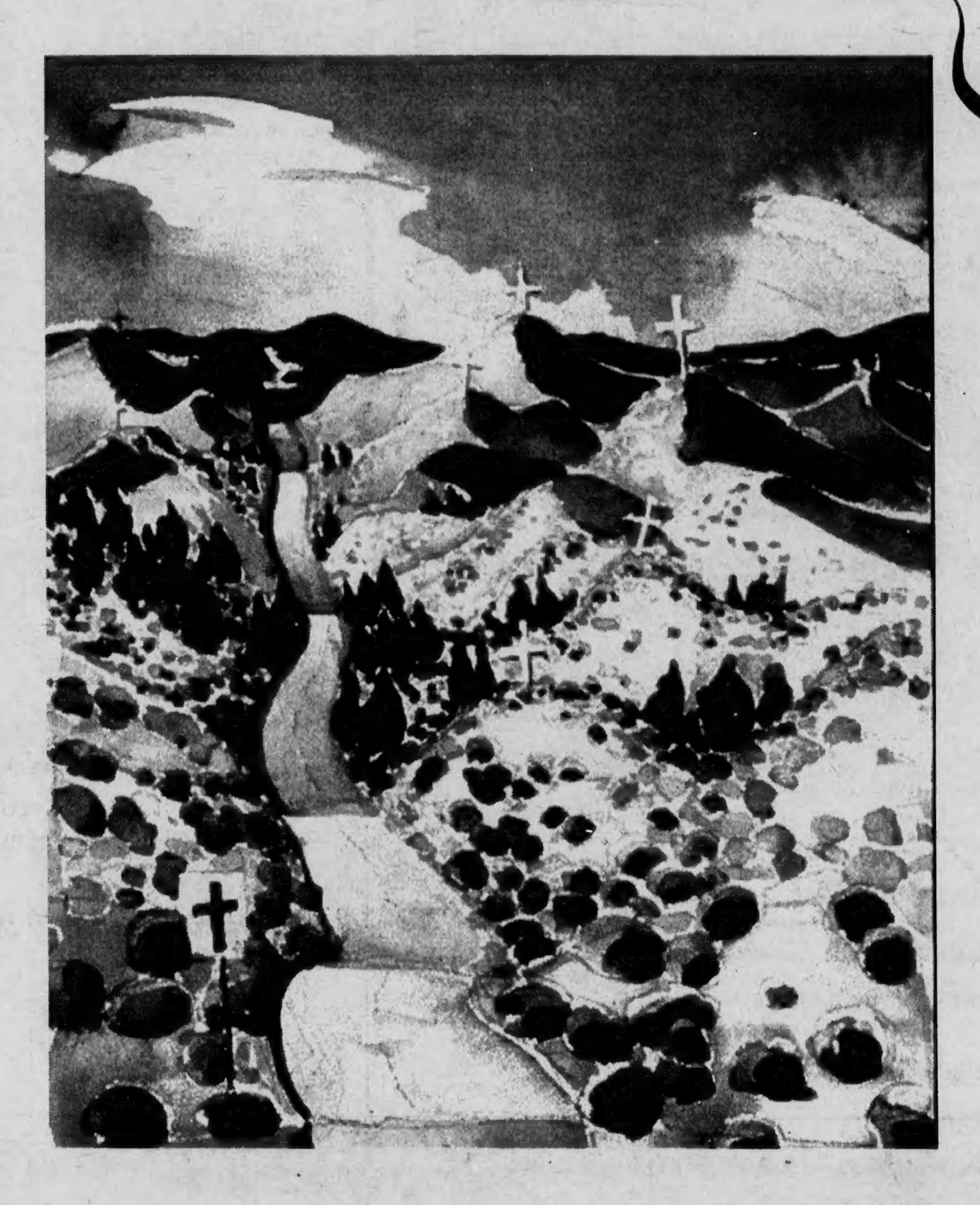
Nous voilà rendus dans tous les coins de notre grand pays canadien, quasi dans toutes les provinces et territoires. Y a de nouveaux souvenirs qui se forgent, de nouvelles traditions. Au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, peu importe : c'est avec émerveillement que je revis la magie inévitable qui s'est toujours produite en renouant avec parents et amis en ce temps de l'année. Il ne suffit que d'un sourire, une parole, une pensée, un geste; le tour est joué. " Ô nuit de paix, sainte nuit… "













LE sapin

- 22 décembre. Enfin!

Lorraine Labbé semble soulagée. Depuis un mois, elle comptait les jours. Elle avait beau courir, rien n'y faisait. Le 22 décembre demeurait aussi lointain. Et maintenant qu'il est arrivé, l'entrain semble lui faire défaut.

- C'est aujourd'hui que nous y allons, papa?

- C'est aujourd'hui!

- La tradition?

- La tradition continue! conclut le père, tout sourire. Elles sont tellement rares, les belles traditions qui ne se perdent pas.

- Alors, puisqu'il le faut, allons le chercher, notre sapin! déclare-t-elle, la tuque sur la tête.

D'aussi longtemps qu'elle se souvienne, chaque année, 22 décembre, on allait en famille dans la forêt chercher un sapin. Immanquablement. Un beau, un vert, un fort, pour le salon, près du buffet. Chaque année.

- Chaque année, n'est-ce pas papa?

- Oui, chaque année. En fait, c'est une tradition de la famille Labbé qui remonte à... , à.. , à vraiment longtemps!

- Ah! Vraiment? fait Lorraine.

- Vraiment. Je vais te raconter. Du temps de mon grand-père Labbé, même du temps du grand-père de mon grand-père, on allait chercher son sapin dans la forêt, sur la terre-même où nous allons chaque année.

- C'est une terre de la famille?

- C'est la terre des Labbé depuis bien des générations, Lorraine. Oui... sauf qu'une année, il y a bien bien bien longtemps, il y a quelques siècles, en '63 peut-être, le grand-père s'amène au bout de la forêt - il était cultivateur et une forêt encerclait ses champs. Alors le vieux arrive avec sa hache sur l'épaule, comme il le faisait toujours en décembre. Il venait couper son sapin avec ses deux gars. Il n'eut pas le temps d'entailler l'arbre qu'une balle de fusil sifflait près de ses oreilles. "Wait a minute" qu'il entend derrière lui.

- En anglais ?

- En anglais. C'était un nommé Burger, le voisin d'en face, armé, grossier, étranger, qui prétendait que la terre lui appartenait depuis quatre ans, même s'il n'y avait jamais cultivé quoi que ce soit. Lui aussi se cherchait un sapin.

- Alors le grand-père Labbé volait un arbre à ce Burger?

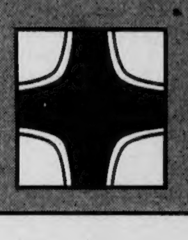
- Quand on prend ce qui nous appartient, ma fille, on ne vole pas; on récupère.

- Tu as sans doute raison, papa. Alors maintenant, nous y allons?

Lorraine imagine déjà le sapin dans le salon, les odeurs qui se répandent jusque dans sa chambre, la fête de la nuit de Noël.

- Tu viens, papa? répète Lorraine. Il y a un sapin qui nous attend! Sur la terre des Labbé! Parce que, la terre, elle était bien aux Labbé, n'est-ce pas? Pas aux Burger?

- Oui. En '63, le grand-père Labbé est reparti avec son sapin. Mais d'année en année, le vieux se sentait comme un voleur. Il avait beau être chez lui, mais le gros voisin accourait pour lui signifier que la famille Labbé n'était que locataire sur son propre terrain. Et que le sapin était en



fait une faveur qu'on lui accordait.

- Papa, on est peut-être mieux d'oublier notre sapin d'abord, suggère Lorraine. Si c'est pour causer de la chicane avec le voisin...

- De la chicane? Ce ne sera pas la première! On raconte qu'un siècle plus tard, un hiver en '37 peut-être, les Labbé allaient chercher leur arbre. Un groupe les attendait dans la forêt; c'était des amis des Burger. Ç'a brassé, ma fille, ç'a brassé!

- Et on n'a pas eu notre sapin, ce Noël-là?

- On l'a eu, notre sapin, tu peux me croire. D'après ce qu'on raconte, l'année d'après, on a même trouvé des pousses de sapin comme jamais on n'en avait jamais vu! Des centaines de sapins sur la terre des Labbé! précise le père en riant.

- Des centaines?

- Oui, Lorraine, des centaines! Il paraîtrait qu'avec le brasse-camarade qu'il y eut, les cônes des arbres ont échappé toutes leurs graines. Ce qui expliquerait la quantité de pousses. Du moins, c'est ce qu'on raconte! Et ce n'est pas tout! Quatre-vingts ans plus tard, il y a aurait eu un des voisins qui se serait fendu le front en trébuchant, ma fille, en trébuchant sur la racine de l'un de ces sapins de '37! Peux-tu croire?

- Bien là, papa, plus d'hésitations! Allons trouver notre arbre, comme tous les Labbé avant nous. La tradition n'est pas pour mourir avec nous, hein? On a des racines solides, les Labbé, comme ces sapins qui se sont tenus debout!

Vingt-deux décembre. L'air est bon dans la forêt. Dans le vent, Lorraine croit entendre des violons.

- Celui-là? propose le père en désignant un sapin, un beau, vert, et fort.

- Des hivers, papa, commence Lorraine, songeuse, on va m'en passer. Des Noëls, des cadeaux, des boules rouges aussi. Mais des sapins par exemple, on ne m'en passera pas. Je suis une Labbé, moi!

C'est à croire que l'écho avait emporté la déclaration chez le voisin car, par la fenêtre, on pouvait apercevoir les Burger assis autour d'un sapin... artificiel.













La paix responsable

Rivée à son téléviseur depuis les événements du 11 septembre 2001, elle désespère de la paix, retournant le mot dans tous les sens, se demandant si ce mot si cher à tous les êtres humains ne serait pas tout simplement, et complètement, utopique.

Petite, on la faisait prier pour la paix. Plus tard elle découvre que même dans son pays en paix, la discorde fait des ravages. Qui plus est, certaines personnes maltraitées sont tout simplement victimes de leurs propres efforts à maintenir la paix autour d'elles. D'autres, au nom de la paix, ont provoqué des calamités. L'humanité fait des progrès de toutes sortes, mais la voilà trahie par sa propre technologie.

La paix lui fait l'impression d'une plume déplacée par le moindre mouvement qu'on fait pour la saisir. Plus on tente de la faire advenir, moins elle se manifeste. Elle en conclut qu'en tant qu'individu, elle n'y peut rien. À quoi bon s'attaquer à un moulin à vent : ce sont les grands de ce monde qui mènent le bal, qui décident de tout, qui prennent les devants.

" Ou bien... si la paix existe, se dit-elle, il faut qu'elle soit autre que ce qu'on avait imaginé jusqu'ici... "

Cette idée vient l'apaiser. Elle y goûte par en dedans... à l'apaisement... et décide de laisser germer les quelques idées nouvelles qui, dans l'état d'ouverture où elle se trouve, lui effleurent l'esprit.

Jusqu'ici, elle avait considéré la paix comme un objectif à atteindre, quelque chose à quoi elle devait travailler, au prix d'efforts répétés. Elle croyait devoir faire de son mieux afin d'éviter tout ce qui risquerait de mettre cette paix en péril : les désaccords, les tensions, les différences, etc.

" Et si j'avais fait fausse route... " Dans sa tête les idées se bousculent, provoquant des sentiments nouveaux.

S'il n'y avait ni désaccords, ni tensions, ni différences, ce ne serait pas la paix... ce serait l'inexistence... le néant humain!

Par définition, l'être humain est plusieurs... est unique... est multiple. La paix ne consiste pas tant à éliminer les différences qu'à les harmoniser. Mais voilà qu'elle avait confondu l'harmonie avec l'uniformité. Et de fait, elle avait observé que, si certains s'appliquent à amener les autres à leur ressembler... d'autres s'appliquent à s'effacer, et que c'est ainsi que l'injustice réussit à s'installer.

Les uns comme les autres font fausse route. " Nous faisons tous fausse route se dit-elle : la paix n'est pas l'œuvre finie, elle est l'outil! " Et si un cœur en paix contribuait plus à la paix du monde que les meilleurs stratèges et médiateurs politiques ou militaires? De quoi alors seraient capables des milliers de cœur en paix!

Elle en vient a se demander ce qui se passe actuellement, par exemple, dans les cœurs occidentaux et musulmans. Aucun n'est en paix. Les uns sont remplis d'ambition, de crainte, d'orgueil, d'avidité et que sais-je encore... les autres sont

remplis d'amertume, de colère, de rancune, d'humiliations...

Tiens... voilà qu'en plus elle se reconnaît dans les uns... et dans les autres...

" Dans le fond, se dit-elle, ce qui se passe à l'échelle mondiale n'est que le reflet de ce qui se passe à l'échelle individuelle. " C'est qu'ensemble, les individus s'encouragent mutuellement, se solidarisent, et finissent par faire d'un malaise individuel une revendication nationale!

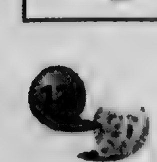
L'outil qu'est la paix est à la portée de tous, même du plus petit, surtout du plus petit. L'humble grand-mère confinée à un fauteuil roulant, oubliée dans un foyer, peut plus pour l'harmonie du monde que le plus compétent de nos politiciens. Le tout petit enfant dont le cœur est encore éveillé au Cœur de Dieu d'où il vient, peut plus pour la paix internationale que les plus grandes nations.

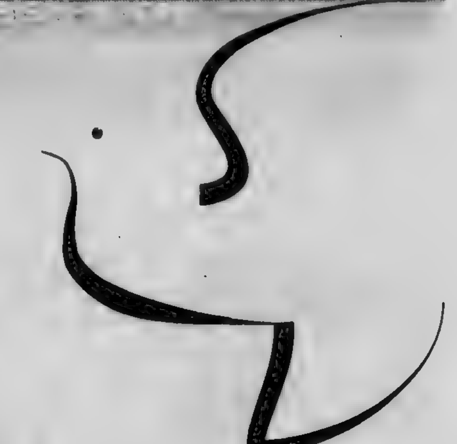
Dieu ne donne pas la paix. C'est déjà fait. Le problème, c'est qu'll ne peut rien faire sans elle, cette Paix qu'on peut choisir de rechercher, d'accueillir, d'entretenir.

Elle avait été portée à croire que la paix dépendait des autres, des grands de ce monde qui décident pour nous. Qu'y pouvait-elle? Elle réalise tout à coup qu'au contraire, elle peut beaucoup. Puisque la paix existe déjà, elle n'a pas à la construire, elle n'a qu'à lui aménager un terrain propice à son épanouissement.

La paix mondiale ne s'échafaudera que sur l'action individuelle, son action à elle : une action du dedans. Elle s'y appliquera, peu importe qu'elle passe pour une passive, une illuminée, une lâche, une rêveuse, une idéaliste... La paix est à ce prix... et donc à sa portée... à la portée du monde entier pour peu que quelques-uns soient prêts à commencer.

Elle quitte ce lieu où s'agite la pensée pour aller loin en dedans, au-delà de la peur, de la colère et de tous les sentiments. Désireuse d'y parvenir à ce lieu profond où la Paix l'attend, elle échappe quelques mots, spontanément : " Apaise mon cœur, Seigneur, puis par ce cœur en paix, intervient à ta guise sur le monde... "







De bon augure pour Noël

C'est le 15 décembre, et une autre journée qui s'amorce sur la promesse d'une routine un peu trop familière. Diane achève de se réveiller, s'étire, et entend à la radio qu'il tombe une neige légère et que le temps restera doux aujourd'hui. Soulagement! Finie cette période de froid intense qui l'avait presque incitée à l'hibernation. Diane se prépare et déjeune avec un entrain hors du commun, et sent une certaine fébrilité monter en elle. À sa sortie de la maison, la neige a déjà formé un joli tapis blanc. Diane doit bientôt ralentir sa marche effrénée, ce qu'elle apprécie avec délice, car la journée de travail s'annonce ardue et elle désire le plus possible retarder son arrivée au bureau. Mais d'où vient donc cette fébrilité? Diane a hâte à quelque chose, mais elle ne sait pas à quoi et se sent heureuse, sans pouvoir y trouver une raison particulière. Elle cherche, cherche, et perdue dans ses pensées, passe tout droit et oublie de tourner sur la rue menant à son édifice de travail. Elle continue d'emboîter le pas en rêvassant, se sentant frustrée d'être si heureuse et d'en ignorer la raison. Elle repense en détail à la veille et l'avant-veille, mais ne peut songer à aucun événement apte à provoquer cette euphorie. Celle-ci en est une telle que ressentie par les enfants, bref quelque chose comme un bonheur impatient. Diane a le vague souvenir de tels états émotifs ressentis lorsqu'elle était encore très jeune.

La réalité de son retard imminent au bureau après un tel détour ramène Diane sur la terre, et elle ne regrette pas, malgré tout, le bris de routine occasionné par l'itinéraire inhabituel suivi pour se rendre au travail. La sensation de bonheur, surtout sous cette forme inexpliquée, ne se manifeste que rarement et Diane se dit qu'il est bon d'en profiter. Une fois passée la porte d'entrée de son édifice de travail, Diane sent immédiatement que cette atmosphère de rêve naïf risque de se dissiper: le stress manifesté par ses collègues de bureau est accablant, assez pour la ramener sur la terre encore plus. Elle prend toutefois la décision de garder le sourire et de faire durer son bien-être et sa mystérieuse bonne humeur quelques heures encore. Les gens la trouvent changée, sereine, plus patiente qu'à l'accoutumée. Diane ne travaille pas très efficacement cette journée-là et ne s'en inquiète pas pour autant. La fin de la journée de travail arrive plus vite que d'habitude, et Diane n'a toujours pas mis le doigt sur la cause de cette trépidation intérieure.

Nul besoin de raconter son trajet du retour à la maison, que Diane transforme en véritable randonnée sous la neige tombant toujours. Elle se dit qu'elle devra sans doute se résigner à terminer la journée sans savoir quel a été l'élément déclencheur de cette fébrilité, un peu déçue de méconnaître ses propres sentiments et presque craintive que cette dérogation à la routine ne se reproduise le lendemain. Elle se questionne à savoir si le bonheur lui fait peur, et ne s'en trouve que très perplexe.

Finalement de retour à la maison, alors qu'il fait déjà noir depuis longtemps, Diane passe en revue ses messages téléphoniques, pour n'en trouver qu'un de quelconque intérêt. Son frère, Yves, lui a donné un coup de fil plus tôt ce matin, sans doute quelques minutes seulement



après son départ. Rien de spécial: il veut lui demander des nouvelles, et lui dire qu'il pense à elle. Diane aime beaucoup son frère, mais tend à se faire du souci à son sujet, surtout lorsqu'il tarde à communiquer avec elle. Ce seul appel enregistré fait bondir de joie Diane, qui se sent inondée d'un vrai bonheur, palpable cette fois-ci. Elle se dit que ce message en attente a peut-être éclairé sa journée entière. Le bonheur étant si précieux, Diane se décide à n'en perdre aucune parcelle en le communiquant à quelques amies et amis, au téléphone, histoire de clore la soirée. Son frère est bien sûr l'un d'entre eux.

Plus tard dans son lit elle réfléchit encore, n'arrivant pas à dormir. Diane croit que de tomber endormie gaspillerait le moment présent, et gâcherait cet état de quasi-euphorie dans lequel elle se trouve encore. Elle passe en revue les éléments positifs dans sa vie: elle vit dans un pays en paix, a un bon emploi, de bons parents, de bons amis, un amoureux qu'elle adore, un frère extraordinaire malgré sa façon intermittente de garder le contact, bref, même si elle ne gagne pas sa vie de la façon dont elle avait rêvé, elle n'a pas à se plaindre. Tout pourrait vraiment être pire. Alors, pourquoi se rendre malheureuse à trouver une réponse absolue quand toutes les raisons sont bonnes pour expliquer le bonheur? Lorsque Diane s'endort, la journée suivante est déjà commencée. Et elle a débuté de façon heureuse, tout comme la précédente.





CORNISH CAN-CAN

À K. B.

Vous connaissez Mango-Caramelle et sa bonne humeur en béton armé.

- Cette année, on réveillonne chez nous.

- Si on partait chasser le renne, on empaillerait Rudolphe? Ai-je répliqué.

- On invite ta mère et mon père et tes tantes et tes oncles.

- On cache un piège à ours dans la cheminée.

- Les cousins et cousines, et Francine.

- Qui?

- Une collègue. Elle est toute seule. Elle est sympa.

- On lâche des pitt-bulls dans les magasins.

- On te jetterait en prison et des Hell's Angels se souhaiteraient joyeux Noël avec toi.

L'après-midi du 24 coulait pépère. Ça sentait bon le cèdre de Mango-Caramelle qui décorait la maison. Bambolino-Bambolino lançait un 53e avion contre un 53e gratte-ciel en Lego™. Oléaléa jouait au médecin-qui-filme-une-histoire-en-se-cachant-sous-les-voitures. Je recousais l'abdomen d'une dinde farcie de trois petits poulets Cornish quand Francine arriva.

- Toi, tu es lion, déclara-t-elle en me voyant. Je suis taureau. On ne peut pas s'entendre.

Il y a pire comme prise de contact. Elle fila à la cuisine et engloutit cinq morceaux de sushi.

- Pas assez salé. Tiens, c'est amusant ça!

Et VLAN! Elle me lança une cuillérée de crème chantilly.

- Je comprends pas qu'une belle fille comme toi puisse être seule à Noël, lui dis-je en lavant mes lunettes.

Ma mère arriva, accompagnée de son frère Anguinguéran et d'une immense pièce montée de choux à la crème et de caramel.

- On dirait qu'on va être tous réunis ce soir, dit ma mère en admirant l'effet de sa pièce montée qui, posée au milieu de la table, rasait le plafond.

- Tous, sauf ton mari, Iseult, répliqua mon oncle. Ça te dérange pas, mon pauvre gars, que ta mère ait pas su retenir ton père?

- Ah, mon oncle, votre tact n'a d'égal que votre intelligence.

- C'est ce que je dis toujours mon gars.

Tous partirent pour la messe de minuit de 20 h 30. J'en profitais pour terminer mon gueuleton. Pendant que j'arrosais la dinde, son ventre que j'avais si patiemment recousu s'ouvrit, un poulet Cornish en sortit et chanta en dansant le can-can :

- Prépare-toi à la visite du fantôme du Noël d'antan!

Qu'est-ce que c'est que ces conneries à la Dickens!

Les réveillonneurs revinrent et nous passâmes à table et la bouffe, le vin, le rire de Mango-Caramelle aidant la soirée prit son envol.

Anguinguéran devint plus aimable :

- Tu sais, ça me fait de la peine pour toi que ton père soit plus ici. Ah, il savait fêter, Noël. As-tu de ses nouvelles?

- Pas depuis 20 ans, non.

Et Francine se fit plus tendre :

- T'es une perle. Si je tuais ta Mango-Caramelle, tu me suivrais, dis?

Vers minuit le réveillon avait atteint sa vitesse de croisière. On dansaibuvairiaimangeait, les enfants couraicriaichialaient, des cousincousines disparaissaient dans les chambres. Tout baignait dans l'huile.

PATATRAS! Bambolino-bambolino et son cousin Adelbert avaient découvert les Cornish dans le ventre de la dinde. Ils en firent des avions qu'ils lancèrent contre la pièce montée qui oscilla, vacilla, pencha et s'écroula, s'abattant sur la table dans un bruit de choux éviscérés et de verres cassés. Les chandelles qui illuminaient la table furent renversées et les branches de cèdres flambèrent. Cris, fumée, alarme, Jobi-Joba des Gypsie Kings, enfants ramassés, bouteilles renversées, bousculade à la porte. Un cri à déchirer un rideau de temple. Ma mère. Dehors. Je me précipitai en pagayant furieusement à grands coups de coudes contre le reflux des convives rentrant dans la maison le visage masqué de terreur.

Ma mère dans la neige, figée devant un père

Noël que la patte griffue de Lucifer soutenait par le collet. Dans son autre poing le Diable montrait la facture que j'avais signée de mon sang deux ans auparavant.

- Je croyais que c'était réglé, dis-je avec lassitude.

- Oui, mais tu me connais, j'adore tricher.

- Et vous voulez que je sauve le Père Noël?

- Je veux juste que tu saches que ce père Noël-ci va mourir ce soir.

D'un regard en coin il indiqua le bras du Père Noël. Il y avait un pistolet dans le poing du bonhomme. Je blêmis.

- Et alors? parvins-je à prononcer.

- Alors, j'aurai son âme.

- Une de plus, une de moins.

- Oui, une de plus, susurra-t-il.

La neige, la maison, la rue disparurent, remplacées par la cuisine de mon enfance. Une succession de rapides clichés du passé : ma mère, les yeux cernés, mon père débraillé, moi bébé, enfant, ado. Les cris, la morve, Bobino et Bobinette, l'odeur de la bière rancie et celle du rye cuvé toute la nuit, la bataille finale où ma mère chasse mon père à coup de tuyau d'aspirateur, traînant la machine jusqu'au bout de la rue enneigée du 24 décembre. Oui, mon père savait fêter. Pour Noël, c'était Noël tous les jours.

Retour dans la neige.

- Alors je le prends. Ça te va? demanda Satan.

- Une âme contre une âme, murmurai-je.

- Laquelle? Celle de Mango-Caramelle, de tes enfants?

- La mienne, dans un an.

- Marché conclu! Bonnes retrouvailles avec ton pôpa.

Il disparut. Je me précipitai pour retenir mon père Noël avant qu'il ne s'écroule dans la neige. Je m'emparai de son pistolet.

- Allez viens, 'Pa. Anguinguéran va être content de te revoir.

Mango-Caramelle avait éteint le feu en l'arrosant de sauce brune et de salade de chou. Belle et échevelée dans le vent glacial elle soutenait, appuyée sur sa béquille, ma mère qui sanglotait. Nous rentrâmes.

Les gamins, agglutinés dans l'escalier, passaient et repassaient sur l'écran d'une caméra vidéo l'écrasement de la pièce montée. Puis Mango-Caramelle remit ma mère à ses soeurs qui l'entourèrent d'un rempart calipyge décoré de robes fleuries. Francine gloussa de joie en voyant la couperose de mon père. Elle se mit aussitôt à le dorloter. Malgré la musique endiablée que je faisais jouer, le réveillon s'étiolait et les invités dégrisés partaient les uns après les autres. Je m'en sacrais. Tout ce que je voulais c'était danser le jive et la samba dans les bras de Mango-Caramelle. Surtout, ne me parlez pas de Noël.



Le prix Bagel de la Paix

Personne n'est à l'abri de la peur. Pas même ceux qui se disent courageux. Et au moment même où la paix internationale apparaît menacée, il est bon de ne pas céder à la panique. Un fait vécu, récent, nous en donne la preuve. La chose s'est produite à Sydney, en Nouvelle-Écosse, mais aurait très bien pu survenir à Saint-Boniface ou n'importe où ailleurs dans le monde.

Dans la foulée des attentats terroristes du 11 septembre aux États-Unis, une véritable psychose s'est emparée de la population non sans une certaine complaisance des médias qui, par souci d'informer, ont sombré parfois dans le sensationnalisme le plus bas.

Or ce matin-là à Sydney, une enveloppe suspecte que l'on soupçonnait de contenir de la poudre d'anthrax allait placer les forces policières en état d'alerte. Dans un scénario, qui s'est répété dans plusieurs villes nord-américaines, les employés des postes et du personnel d'administration se sont mis à redouter tout colis d'allure suspecte sous prétexte que dans certains cas isolés on avait eu affaire à des tentatives d'empoisonnement à l'anthrax

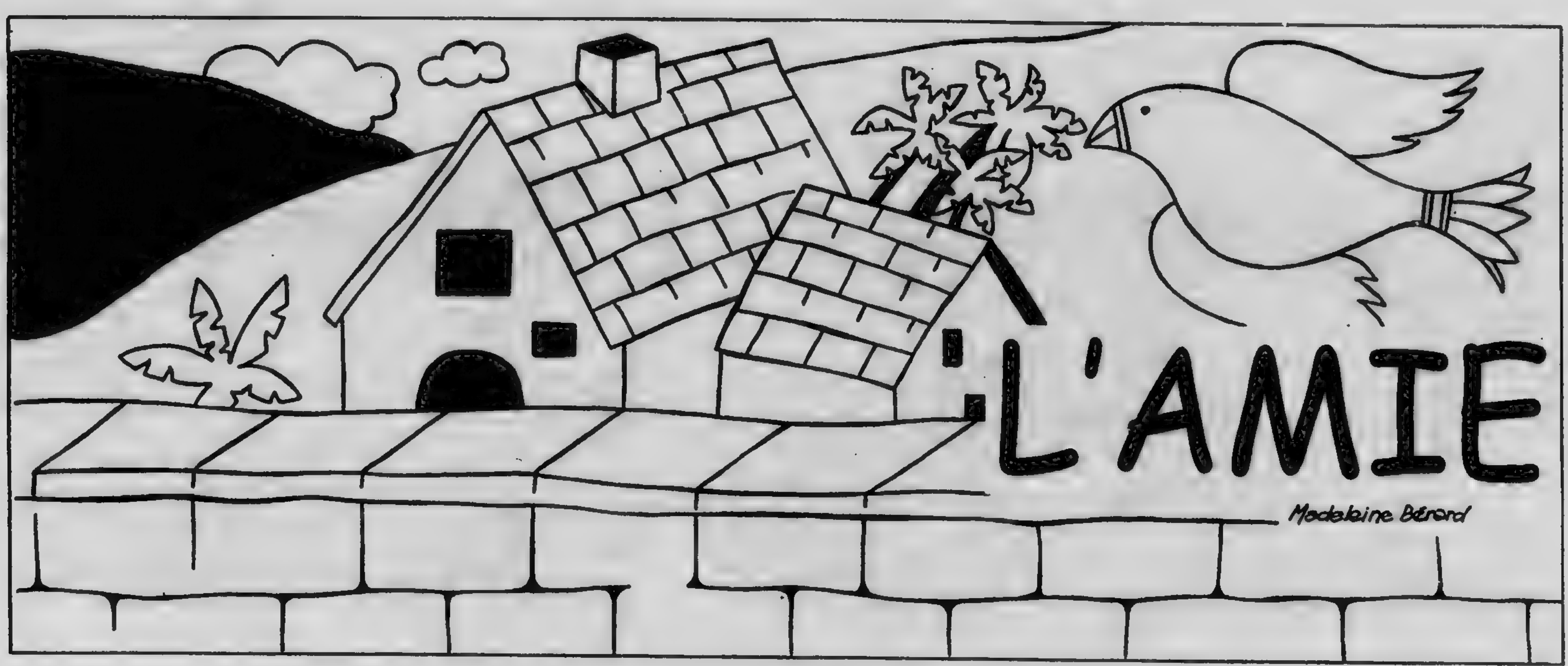
Poussé par les médias et la police à relier ces incidents à l'anthrax aux assauts meurtriers contre le World Trade Centre et le Pentagone, le grand public est vite tombé dans le panneau de la peur organisée. Et voilà qu'à Sydney, un homme venait de mourir après avoir apparemment ouvert son courrier. Aussitôt, on se mit à crier au terrorisme, au complot et à la fin du monde.

Après examen dudit courrier, les policiers ont eu vite fait de retracer des fragments de poussière brunâtre de la lettre adressée à la victime, une missive en provenance de Toronto. Partout au pays, bientôt toute lettre devient suspecte, à l'exception bien évidemment de celle expédiée d'Oslo, en Norvège, au secrétaire général des Nations Unies, Kofi Annan, et qui, lui conférait le prix Nobel de la paix.

De retour à Sydney, les policiers ont vite retracé l'expéditeur de Toronto. Un pauvre homme, sans malice, qui avait eu la maladresse de laisser échapper des miettes de Bagel qu'il dévorait au moment où il cachetait l'enveloppe au malheureux destinataire de Sydney. Après analyse, les enquêteurs conclurent que d'anthrax il n'y en avait pas et que la poudre de bagel n'avait pu tuer l'homme de Sydney.

La vie allait donc pouvoir reprendre son cours normal, sauf pour notre malheureuse victime morte, selon l'autopsie, d'une banale crise cardiaque. Une suggestion de cadeau pour Noël? Un aspirateur universel pour faire disparaître les miettes de bagel et la poussière de la peur!



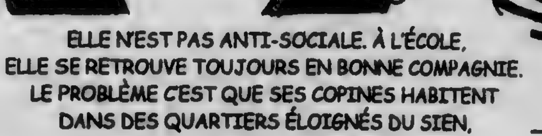


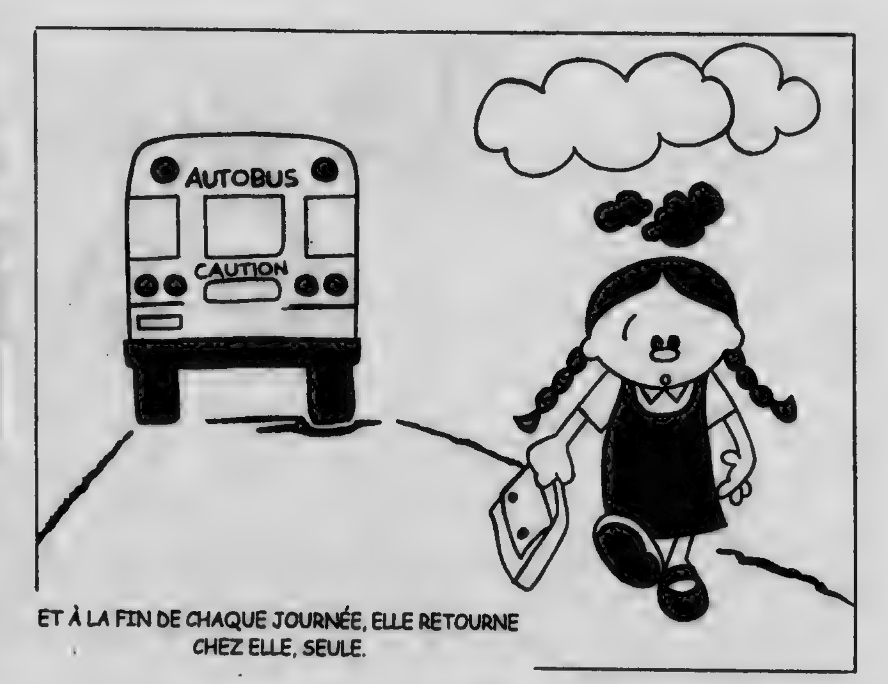
IL Y A QUELQUE CHOSE QUI TRACASSE MARTA, C'EST QU'ELLE N'A PAS D'AMIES. SES PARENTS LA GARDE SÉGRÉGÉE POUR QU'ELLE NE SOIT PAS INFLUENCÉE PAR LES IDÉES DES AUTRES.



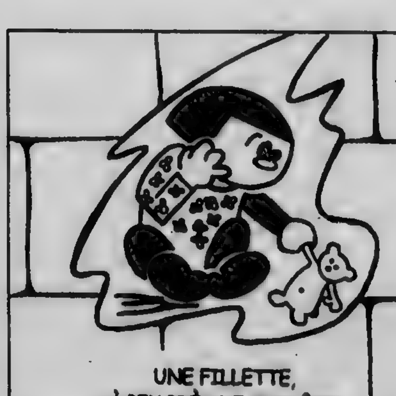








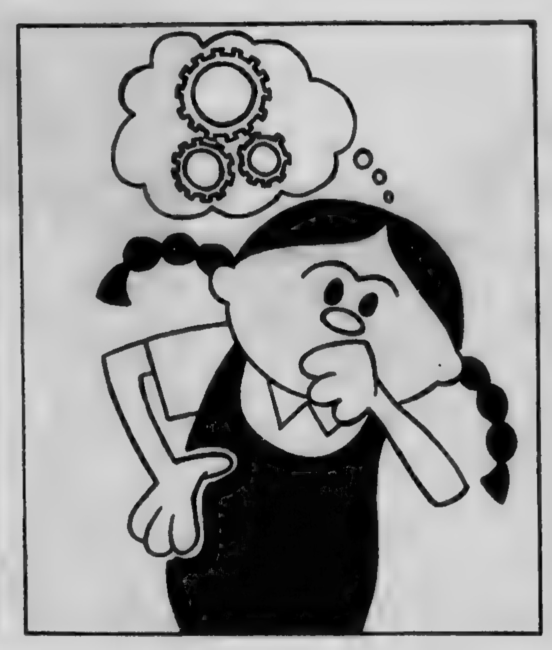




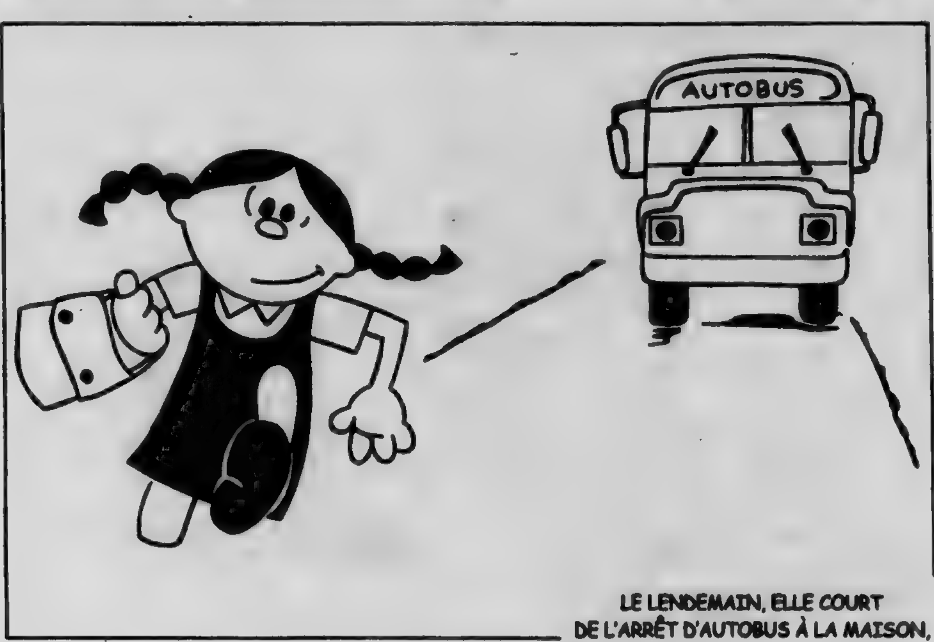








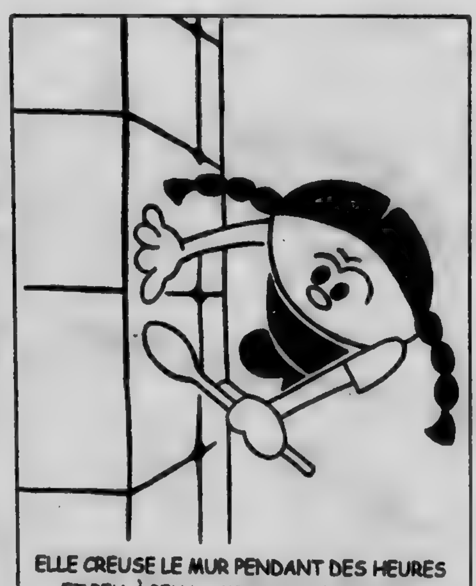

« DEMAIN, » DIT-ELLE, « DEMAIN... »

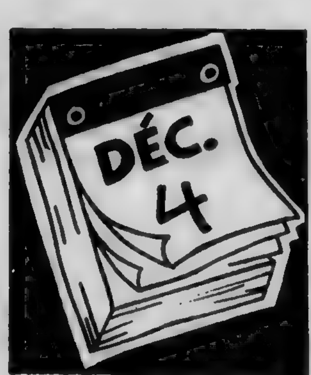

AUTOBUS
LE LENDEMAIN, ELLE COURT
DE L'ARRÊT D'AUTOBUS À LA MAISON,


JETTE SES LIVRES SCOLAIRES DANS SA CHAMBRE,


SE REND À LA CUISINE,
OUVRE UN TIROIR
POUR Y SORTIR UN USTENSIL,
ET SE REND AU FAMEUX MUR.


ARMÉE DE SA CUILLÈRE

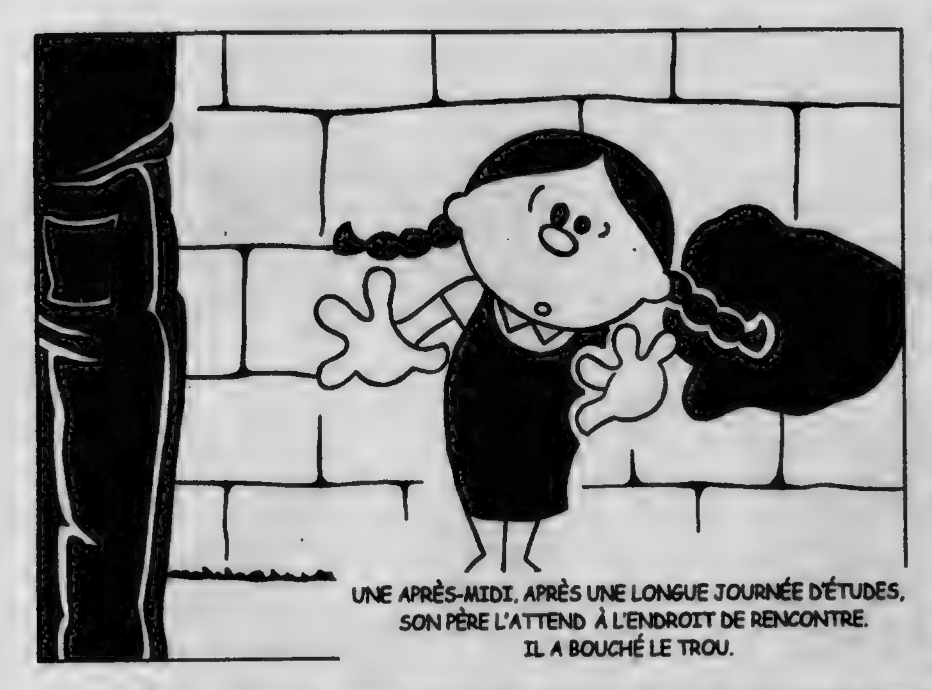

ELLE CREUSE LE MUR PENDANT DES HEURES
ET PEU À PEU LA MINUSCULE FISSURE
DEVIENT PLUS LARGE.


DÉC.
4
LE PROCHAIN JOUR
ET LES SEMAINES SUIVANTES,


ELLE RETOURNE À CE MÊME ENDROIT,
RETIRE LA PLANCHE DE BOIS
QU'ELLE ACCOTE CONTRE LE MUR
POUR DISSIMULER LA FISSURE
ET CONTINUE SON TRAVAIL LABORIEUX.
FINALEMENT! LE TROU DEVIENT
ASSEZ GRAND POUR PASSER UNE,
PEUT-ÊTRE DEUX PETITES MAINS!
CHAQUE JOUR, ELLES SE RENCONTRENT POUR LE THÉ, JOUER AUX
POUPÉES OU MÊME UNE PETITE PARTIE DE CARTES.
ELLES PASSENT LE PLUS DE TEMPS POSSIBLE, ENSEMBLE, TOUJOURS
PRENANT SOIN DE REMETTRE LA PLANCHE DE BOIS.

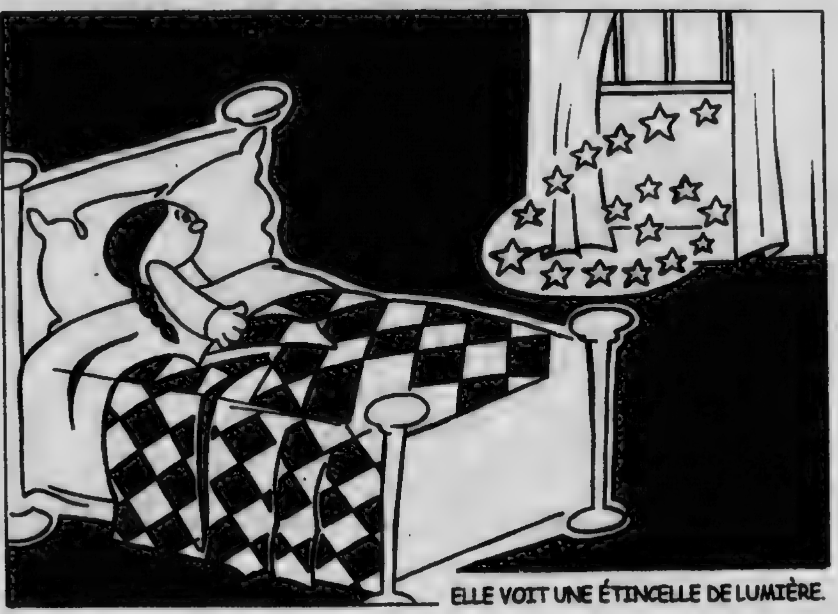
Madeleine Berard























PIERRENOËL.COM

Il était une fois (pour la centième de millionième fois), un gros bonhomme joufflu tout vêtu de rouge qui habitait loin, très loin dans une contrée merveilleuse. Dans ce pays du Nain-qui-rit-tout-bas, la neige était éclatante de candeur, les étoiles brillaient en permanence dans un ciel couleur d'encre made-in-China, l'air était pur et croquant sous la narine. Notre ami, Pierre Noël, vivait là-bas dans un bonheur parfait et une modeste petite cabane de rondins à l'orée du Saint-Bois-aux-bonnes-farces. Sa demeure, blottie frileusement dans le creux des branches d'épinettes, affichait fièrement une belle enseigne " B&B " (Bonbons & Bisous), que Pierre, comme à chaque année, avait repeinte dans l'espoir qu'elle attirerait de la visite... mais, comme à chaque année, seuls quelques rennes gourmands étaient venus déranger la solitude paisible de monsieur Noël et de son épouse.

Un beau matin, alors que madame Noëlle dormait encore, emmitouflée douillettement sous son édredon de plumes d'oie, Pierre Noël était déjà debout depuis longtemps... ou plutôt, il était assis depuis longtemps, à son bureau, face à son nouveau IMAC flambant neuf. Derrière ses petites lunettes rondes à la monture dorée posées sur le bout de son nez, ses petits yeux pétillaient d'excitation sous la lueur bleutée de son écran 25 pouces. Autour de lui, des milliers de boîtes de toutes tailles se disputaient le peu d'espace qui restait entre le lit, le poêle à bois, l'évier de faïence, le télécopieur, le modem et le scanner. Il faut dire que la petite entreprise *PierreNoël.com* connaissait depuis longtemps un succès toujours grandissant et les affaires marchaient plutôt bien, surtout à cette période de l'année... Pierre s'était donc levé aux aurores ce jour-là pour répondre aux commandes de sa fidèle clientèle. Il écrivait une réponse enjouée à un petit garçon du Nebraska qui lui avait demandé un petit frère, ou un chiot, ou un train électrique, ou un voyage dans l'espace, ou... quand soudain, un sapin se mit à clignoter dans le coin droit de son écran.

- " Ah, ah, un nouveau message! "

Curieux et impatient de découvrir sa nouvelle commande, Pierre Noël cliqua deux fois sur le sapin. Son air s'assombrit aussitôt qu'il sut l'identité de son client : UmaNité@planèteTerre.com.

- " Oh, non, pas elle. Moi qui espérais qu'elle allait me laisser tranquille cette année! mais non, ça aurait été trop facile... "

D'un air de plus en plus renfrogné, il parcourut rapidement des yeux le message d'UmaNité.

- " Blablabla... ben, voyons... et quoi encore?! C'est bien joli, ça, mais qu'est-ce que je peux y faire, moi, hein? Est-ce que c'est de ma faute si ça fait des siècles que ce produit est épuisé? Elle croit donc que... "

La main douce et réconfortante de son épouse se posa délicatement sur son épaule, alors qu'un verre de lait chaud trouva sa place près de lui.

- " Relaxe, Pierre. Ça ne sert à rien de te mettre dans de tels états!

- Mais, j'y peux rien, c'est plus fort que moi. À chaque année, c'est la même histoire : cette UmaNité, elle me demande toujours l'impossible et ça me stresse! Tu peux pas savoir comme ça me stresse.

- Oui, je le sais. "

À ce moment précis, le *Boléro* de Ravel, version numérique, se fit soudain entendre du fin fond du pyjama rouge que Pierre Noël n'avait pas encore pris le temps de retirer ce matin-là. Fébrilement, Pierre plongea la main dans la poche qui couvrait son ventre rebondi, avant d'en sortir un téléphone cellulaire en forme de traîneau. Dans sa précipitation, il laissa tomber le téléphone qui continuait inlassablement sa mélodie hypnotisante. Madame Noëlle ramassa le traîneau, caressa les trois chiens et tendit le téléphone à son mari en souriant doucement. Pierre répondit :

- " Haaallo.

- Bonjour, Pierre. Comment ça va?

- Docteur Sigmund Friend!

- Oui, c'est moi. Comment ça va?

- ...

- Pierre? Je sais que cette période de l'année est toujours un peu difficile pour toi.

- Ça va, ça va.

- Tss, tss, tss... Pierre, tu refoules...

- Ok, ok! Non, ça va pas! Ça va pas du tout. " Elle " m'a encore écrit.

- Comme à chaque année...

- Comme à chaque année! Et elle me réclame toujours la même chose.

- ... la paix...

- Oui, la paix!

- Et qu'est-ce que tu ressens ?

- Je ressens, je ressens... je ressens que j'aimerais qu'elle me la foute, elle, la paix! Voilà ce que je ressens!

- Hum...

- J'en ai assez de me faire dire à chaque année que je suis incompétent!

- Qui dit ça?

- Ben, personne, mais à chaque année, elle me demande la même chose et ça me rappelle à chaque fois que je suis pas bon, que je peux pas...

- Que tu peux pas...

- Que je peux pas lui donner ce qu'elle veut. Je peux pas lui donner ce que j'ai pas! Elle n'a qu'à s'adresser au grand boss, monsieur Dis-:- " Heu " lui-même. Mais on sait tous que môssieu ne veut plus être dérangé et qu'il fait la sourde oreille depuis belle lurette! et qu'il laisse les autres faire sa job! Alors, ça fait que c'est à moi que tout le monde envoie leurs commandes. On veut ci, on veut ça. On veut, on, veut, on veut!!

- Et tu as déjà donné beaucoup, n'est-ce pas?

- Absolument! à défaut de la paix, j'ai donné à UmaNité... heu, les sept merveilles du monde, les pyramides, les Jeux Olympiques, les bains turcs, le thé de Chine, le sumo, les feux d'artifice, l'imprimerie, le rouleau à pâtisserie, la pizza, la Révolution industrielle, la radio, la télé,

le vote des femmes, Céline Dion (bon, d'accord, celle-là, elle plaît pas à tous, mais est-ce que je pouvais prévoir, moi, qu'elle voudrait des chameaux à son mariage!?)... quoi d'autre? Ah, oui, le Viagra, le téléphone cellulaire, Harry Potter! Mais, c'est jamais suffisant. Madame veut la Paix!

- Et tu te sens coupable parce que tu ne peux pas lui offrir?

- Ben, évidemment que je me sens coupable. Je suis censé être celui qui donne tous les cadeaux. Vous croyez que c'est facile, vous, de ne pas se sentir à la hauteur des attentes des autres et d'avoir l'impression d'échouer quoi qu'on fasse?

- Oh, non, je sais à quel point c'est difficile. Crois-moi, je sais ce que c'est. Mais, Pierre, tu ne m'as jamais dit pourquoi tu ne pouvais pas lui apporter la paix à madame UmaNité.

- Mais c'est parce que la paix, ça tombe pas du ciel comme ça tout cuit! Ça vient de l'intérieur, ça se travaille, ça se cultive, ça demande des efforts, des compromis.

- Tu lui as déjà dit tout ça?

- Ben...

- Pourquoi pas? Tu penses qu'elle

ne comprendrait pas?

- Ben, oui… enfin, non, je suis sûr qu'elle comprendrait, mais…

- Mais?

- Mais, ben, moi, j'ai peur que… qu'elle ait plus besoin de moi après ça! Elle m'écrira plus quand elle saura que je peux rien faire pour elle.

- Ou bien, peut-être qu'elle continuera à t'écrire et qu'elle te demandera des choses que tu pourras lui donner…

- Ouais, peut-être…

- Écoute, j'ai un appel sur l'autre ligne. Vas-tu être correct?

- Oui, oui.

- Sûr?

- Oui, ça va aller. Merci!

- À l'année prochaine!

- Ben, ce sera peut-être pas nécessaire…

- Je te rappellerai quand même, juste pour voir où tu en es, ok? Allez, Joyeux Noël, Pierre!

- Joyeux Noël, docteur! "

Après avoir raccroché, Pierre s'étire en poussant un profond soupir. Puis, il se met à écrire : " Chère UmaNité, j'ai le grand regret de vous annoncer que… "



La rencontre de l'iceberg et du traîneau

La neige a ce quelque chose de merveilleux, quand dans l'attente de sa tombée, elle fait rêver les impatients de l'hiver. Ce qui n'est pas se crée de lui-même dans le désir de revivre une multitude de petites joies. Celles de maman qui cuisine mokas, bûches et biscuits et celles de sportif papa : patin, glissade et ski.

Dimanche. L'hiver, il ne fait jamais froid les dimanches. Journée papa aujourd'hui. Mon père aime pelleter. C'est la raison pour laquelle je dois l'aider : conjugaison continuelle et sans erreur : il neige, il pelle, la charrue ramasse, il reneige, il repelle, il demande aux enfants de sortir :

- Venez m'aider!

Le vocabulaire est simple à la quémande de bras et d'épaules prêts à soulever une charge que le ciel ne cesse de répandre. J'opine du bonnet que m'a mère m'oblige de mettre avant de sortir :

- N'oublie pas de mettre ta tuque avant d'aller dehors.

- Oui maman ! As-tu vu mes mitaines?

- Mets ceux à ton père sur le comptoir.

Un enfant refusant d'aller pelleter commet un crime de lèse-majesté. Dire " non " ou " plus tard " et les drapeaux se lèvent. La Révolution commence. Plus rien n'est permis. N'espérez plus aller jouer dans la neige, si vous n'avez pas contribué à son déplacement. Une absurdité des grandes personnes qu'il faut respecter. Et puis après, un service en exige un autre plus doux :

- Papa, est-ce qu'on peut aller glisser après ça?

- Après dîner on ira au parc.

Les papas dévalent les pentes toujours plus rondement le ventre plein. C'est une question de physique : plus les papas sont lourds, plus ils sont heureux et plus ils sont heureux, mieux ils glissent : le bonheur offrant au ventre une cire invisible que seul la traîne-sauvage sait percevoir. Rajouter un papa sur un traîneau et vous verrez!

- Te souviens-tu papa, Noël passé? T'étais revenu de la maison avec de la neige partout, les fesses toutes trempées.

Ce jour-là j'ai appris qu'il ne faut jamais rappeler aux grandes personnes leurs mauvais coups : les dos démolis, coccyx craqués, moustaches brûlées. L'orgueil diminue la durée de la patience... et vlan! vous pourriez rentrer à la maison plutôt que souhaité! Même si ce jour-là... je l'ai fais. Un rien choque les papas comme un ogre sans soupe aux Schtroumfs.

- Papa où est-ce que tu t'en vas?

- Viens glisser, pis on rentre à la maison!

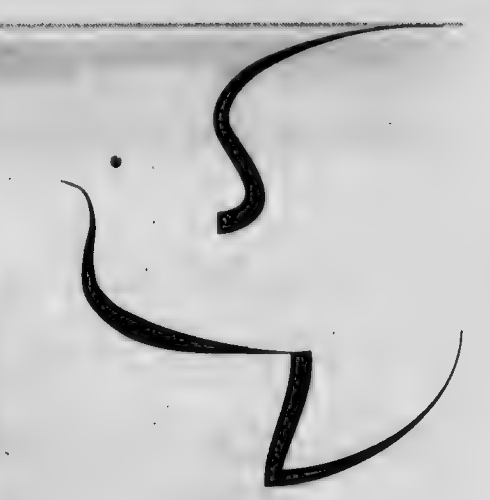
- Pas tout de suite, on vient juste d'arriver.

- Papa est fatigué-là!

Ne parlons pas des promesses des hommes fatigués; les mamans en auraient long à dire! Cet après-midi là, j'ai glissé avec mon papa... une seule fois, assez magique d'ailleurs! On aurait dit le vent plissant nos figures comme une molle voile qui se bombe. J'étais parti en mer. Je voguais dans le vent. Assis sur la traîne-sauvage nous formions le bateau. Le soleil chaud plombait dans le froid de l'hiver. Ma tuque s'était fait casquette de capitaine... " Larguons les amarres ", " une île à tribord ", " terre en vue ", " plus vite moussaillon " : un certain vocabulaire s'articulait contre mon gré. Je comprenais à peine mes gestes et mes regards, mes yeux mouillés, ma bouche et mon bedon; j'avais le ventre plein d'un mal à plier en deux. J'étais perdu. Les matelots m'avaient emmené. L'accostage à l'hôpital. La rencontre de l'iceberg et du traîneau. Papa n'avait rien. La magie d'un accident ou le terrorisme du rêve; le dangereux se transformant en songe, comme des avions qui tombent en pluie acide sur deux fleurs qui se fanent. Quelques secondes de flibuste des neiges; l'éternité d'un ailleurs dans les temps difficiles.

Le jour de Noël, je reçus un traîneau équipé d'un système de freinage. J'enlevai les freins. L'acte du rêve m'empêchait la couardise. Mes envies de capitaine me revenaient à chaque pas. Papa ne l'a jamais su.

Lise Gaboury-Diallo





Le pacte

Dans la pénombre, les deux frères chuchotent. L'aîné penche sa tête un peu pour écouter le petit qui parle très bas. La conversation est tâtonnante. C'est d'accord comme ça? demande le grand alors que l'autre le regarde attentivement. Le petit hoche la tête, oui, il comprend, il est d'accord. Ils passeront la nuit ici. Le plus vieux fixe du regard son protégé; ce dernier, fatigué, soudain trop fatigué pour continuer le dialogue murmuré, s'assoit et accote son maigre dos voûté contre le mur où plusieurs trous alignés au hasard ici et là témoignent de tirs et de ricochets de balles perdues. Le grand le rejoint dans le coin sombre.

T'as pas faim? Non, ça va. T'es sûr? Mmm. La voix défaillante de l'enfant qui s'assoupit est remplacée par le rythme léger d'un souffle régulier. Le silence gît partout autour d'eux, comme le débris de leurs souvenirs. Le grand surveille le jeune qui s'est recroquevillé contre lui sur son corps pourtant osseux et anguleux, mais chaud et moins dur que le sol.

Celui qui est encore bien éveillé a quinze ans. On lui en donnerait douze tellement il est maigre pour son âge. L'autre, un enfant précoce, se comporte maintenant à neuf ans comme une ombre fantomatique; tous les jours depuis plusieurs mois, il traîne sa carcasse menue dans les rues dévastées de sa ville en quête de refuge, suivant son frère sans se plaindre. Le sommeil noir et anonyme vient vite et tend son piège dangereux. Bientôt, les deux dorment, captifs du monde oublieux et cauchemardesque de la nuit. Le jeune rêve à sa mère alors que le grand, lui, pense à son père. Disparus. Morts. Comme les frères et la soeur. Tous, partis.

L'éclat d'obus, suivi du mitraillage d'un Kalachnikov, coïncide avec des images de rêves désordonnés: le petit revoit avec horreur sa mère déchiquetée par une mine enfouie dans la rizière. Sang et cris éclaboussent ses rétines frémissantes. Quant à son frère, il entend les coups de feu et imagine encore comment son père a été abattu dans une embuscade meurtrière. Maintenant, encore dans les convulsions de la terreur, il se crispe sous l'effort surhumain de porter le corps ensanglanté de l'homme qu'il aime vers un endroit plus sûr.

Une autre explosion fait vibrer les vitres. Transpercés d'effroi, les garçons se réveillent, se regardent, constatent la réalité du petit jour qui s'infiltre par les fenêtres. De minuscules particules tourbillonnent dans les rayons de lumière qui strient l'air.

Le grand se lève doucement pour aller jeter un regard étonné par la porte mal fermée. Il ne se souvient pas du moment où il s'est mis à dormir. Quand a-t-il lâché prise? Il sait qu'il a eu tort de s'abandonner ainsi à la nuit et au repos. Le danger est partout, imminent, incontournable.

Il pose ses yeux sur sa seule raison d'être. Il sourit, attendri. Il murmure: il faut être fort, il faut rester ensemble, d'accord? Tu restes avec moi, puis moi avec toi. Je sais, répond le jeune. Il ajoute aussitôt, dans le même chuchotement, quand est-ce qu'on va partir? Je veux partir...

Oui, oui, je te promets. On va partir maintenant, t'inquiète pas, je sais par où il faut passer.

Et puis après? pense l'autre. Il porte instinctivement une main à la bouche: ses petits doigts boudinés d'autrefois sont sales et laids, les ongles quasi inexistants rongés jusqu'au sang, écorchés continuellement sous ses dents mordant les extrémités jusqu'à la douleur lancinante. Il n'y a plus d'après, juste maintenant, soupire-t-il en croquant une écharde d'ongle pointue qu'il a trouvée sur le pouce. Une brûlure presque gratifiante le préoccupe momentanément pendant qu'il suce le doigt blessé. Il se rapproche instinctivement de son frère.

Une autre bombe saute pas loin d'eux, le quartier tout entier est pris d'assaut. Tout tremble sous le choc. Le plafond de la pièce où se cachent les enfants fait pleuvoir une délicate poudrerie de plâtre au goût de talc. Puis suivent quelques salves qui claquent et rebondissent pour retentir plus fort. Quelques hommes, tout près, glapissent comme des chiens fous. Quelqu'un est atteint, l'hystérie coule vers les enfants, sur une vague acoustique qui annonce la reprise de la guerre infernale. L'échappatoire vers la ruelle appelle les deux fugitifs.

Ils s'esquivent, frôlent les pierres et les décombres. Silencieux, leurs pas suivent des trajectoires stratégiques. Par ici, fais attention, doucement... et, soufflés trop bas, quelques mots sibyllins restent incompréhensibles.

Viens, suis-moi. On va quitter la ville. C'est vraiment loin? Non, deux ou trois jours de marche, je pense. Puis après, on sera tranquille. Il n'y a pas de guerre là-bas.

T'es sûr? ses yeux fixent l'adolescent avec incrédulité. Oui, oui, j'suis sûr.. Puis quand on sera là-bas, j'te jure, on connaîtra la paix. Y aura plus de bombes? s'enquiert l'enfant. Non, pas de bombes, ni de fusils, ni de mitraillettes,

ni rien comme ça, j'te le promets... Les deux complices se sourient, ils quitteront la dévastation et la mort.

À la fin de la journée, l'aîné se met à croire à la possibilité de son rêve. Le lendemain soir, il jubile car il peut goûter la liberté dans l'air frais de la campagne. Dans la plaine, sous le vent étoilé de minuit, il cajole son frère devenu fils. Une berceuse lui vient à la mémoire, il chantonne très bas en songeant à la frontière qui ne doit plus être très loin. Si simple, cette fuite, et bientôt finie.

Au réveil, les deux frères courent, recourbés dans les hautes herbes, vers un étang. En buvant, ils font des projets d'avenir. Je ne ferai jamais, jamais, jamais la guerre, déclare le plus jeune en buvant l'eau de ses mains jointes. Moi, non plus, affirme son frère qui a déjà étanché sa soif et qui se lève pour repartir. On sera bientôt là? Oui, ce soir, peut-être.

Soudainement, le petit embrasse le grand, le serrant au niveau de la taille. Il serre très fort et dit: on restera toujours ensemble, d'accord? D'accord, on reste ensemble, c'est normal, on est frères. L'aîné est surpris par une larme qui lui perle à l'oeil. Le pacte est inscrit dans sa

chair et dans son âme.

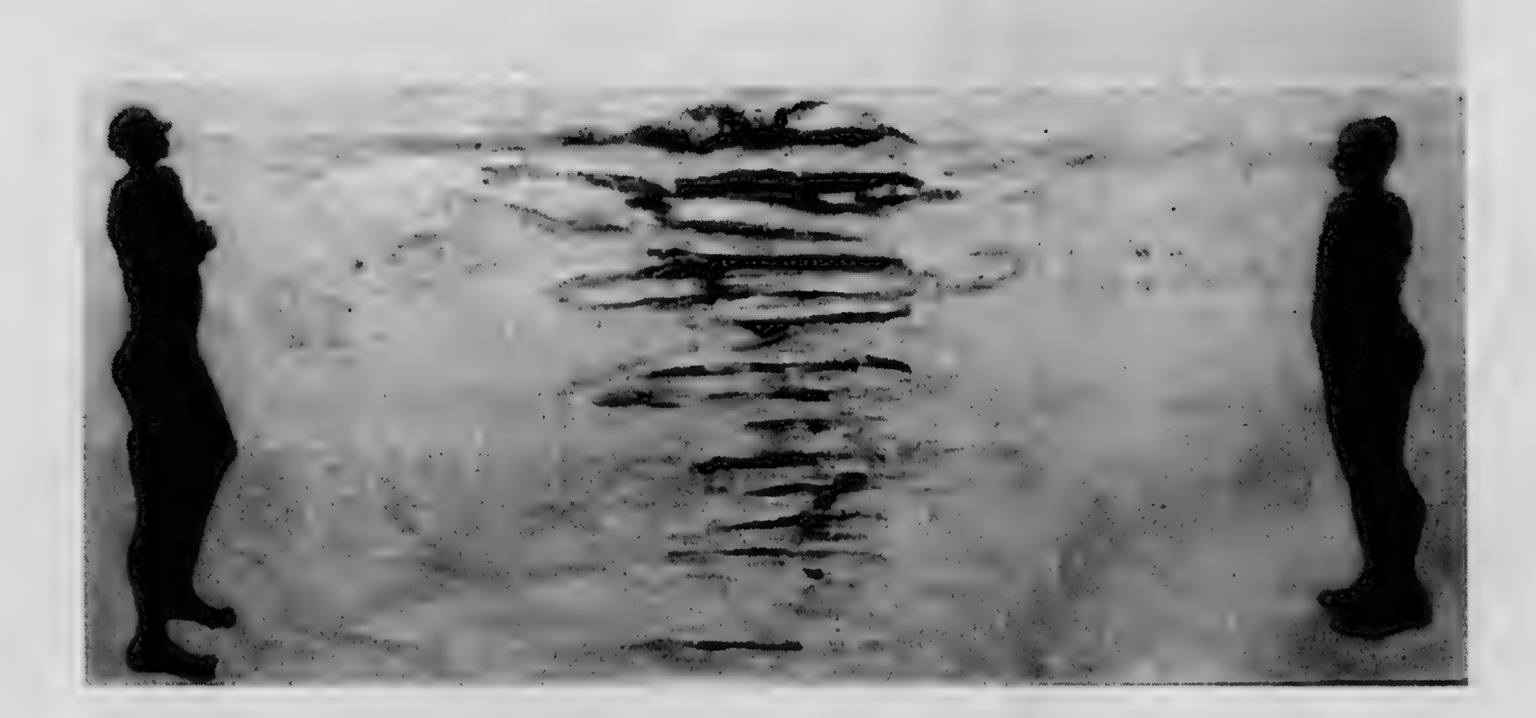
Le coup, surgi du néant, fouette le corps agrippé au sien. L'écho le frappe instantanément. Déstabilisé, il se cambre, se redresse. Mais le petit a mollement lâché son étreinte. Le grand frère sait alors qu'il perd son essence vitale. Aucun cri ne lui vient à la bouche. Chancelant, il se replie simplement sur l'enfant innocent. Il veut le protéger encore une fois, mais c'est trop tard. Il est mort.

Pourquoi? Le cri terrible n'est pas audible. Inexprimé, étouffé, il se mêle aux autres cris, aux pleurs, aux sentiments déchirants et hallucinants d'amour, de solitude et de deuil. Dans ce paroxysme de douleur, il se répète pourquoi, pourquoi. La question prend de plus en plus de place dans sa gorge, il respire en haletant.

Puis, tout à coup la rage le coupe au vif. Et la vengeance. Elle brille dans les prunelles du survivant comme une lame de couteau bien aiguisée. Il se vengera.

La guerre est loin d'être finie.





Drôle de guerre

C'était pourtant bien parti... mais ça n'a pas marché; même si j'y croyais dur comme fer. Souvent ce fut un peu magique.

Depuis que je suis tout petit, voilà comment ça se passe : je me fais une certaine idée d'un projet et comme il se trouve que simultanément, j'ai une idée bien certaine de mes capacités à réaliser ce projet, eh bien, j'y vais ou j'y vais pas! (En général, j'y vais... et ça marche.) Jamais, au grand jamais, une carrière de sportif (de vrai sportif, hein?) ne risquait de s'ouvrir à moi : je suis du genre, voyez-vous, à rester coincé au bloc de départ au moment de partir pour la grande course, tout simplement parce que je n'aurais pas senti... d'où vient le vent! Je sais que je peux le faire, mais je le sens ou je ne le sens pas... Shakespeare l'a plus joliment fait comprendre avant moi.

En grandissant, j'ai appris que ça s'appelle intuition, caprice, paresse, peur, auto-conviction, auto-satisfaction... on m'a même parlé d'opportunisme, berk! Et toujours en grandissant, j'ai décidé de lui donner des interprétations plus politiques et rassurantes. Alors écoutez-moi et vous comprendrez sans doute où se passe ce récit dont j'ai plaisir à me souvenir. Néanmoins, je suis déjà grand, mais pas vraiment vieux...

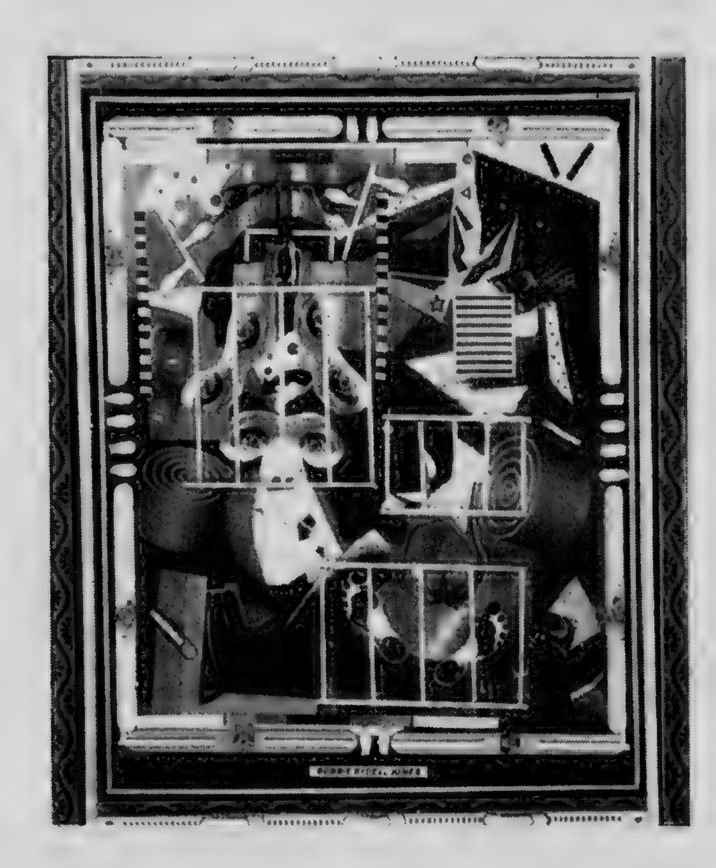
On fait la guerre. Nous, on veut la paix. L'autre jour, dans la tranchée d'en face, à quelques centaines de mètres de nous, on les entendait, les allemands, mais c'était des bruits bizarres : on aurait dit du métal s'entrechoquant pour qui ? pour quoi? finalement, on a compris - assez vite d'ailleurs! Ne faisions-nous pas la même chose? Ces bruits-là n'avaient rien à voir avec une préparation de combat (d'ailleurs il suffisait souvent de hurler des questions, de chez nous à chez eux, selon le sens du vent, pour avoir la réponse)

Nous préparions tous une sorte de trêve, dans quelques jours, ce serait Noël! Alors grâce aux mouvements de l'âme (que voulez-vous, moi j'y crois, aux pulsions, à l'instinct) nous avons continué à hurler; mais ce n'étaient plus des ultimatums, des menaces... Nous échangions des menus et des recettes : comment cuisiner le rat des tranchées le mieux possible, comment aménager et partager équitablement les colis reçus entre nous tous; certains, plus audacieux ou confiants, selon comment on veut y croire, sortaient des tranchées pour aller faire goûter...

Je crois, oui, je suis sûr que cette nuit-là nous avons vécu l'idée qu'on se fait de la paix. En tout cas, personne ne saura me convaincre du contraire, hein? C'était bien parti, ça n'a pas marché tout de suite, mais on l'a gagné cette paix; trop tard pour tous ceux qui comme moi y croient toujours ! Message de paix à l'intention de tous ceux qui y pensent comme à une idée abstraite. Elle est au coin de la rue, au coin de la maison, au coin du lit...

Ce récit est tiré du souvenir d'un poilu de la guerre 14-18 – à savoir mon grand-père pour que plus jamais ça ne recommence! Ils ont appelé ça la drôle de guerre... quel paradoxe, hein?

Jean-Pierre Dubé





Sur la façon de couper un sapin

Allô.
Enfin je te rejoins.
Je pensais justement à toi.
Vive le cellulaire! Joyeux Noël!
Merci. À toi aussi!
Comment ça se fait qu'une femme adorable comme toi n'est pas au chaud dans une crèche avec son chum le 24 décembre au soir?
La même question à chaque année.
T'as toujours une bonne excuse.
Cette année aussi.
Tu fais des courses? On dirait que t'es dans le trafic.
Oui. Longue histoire...
À Montréal?
Côte Sainte-Catherine.
Qu'est-ce tu fais là?
Je cherche la maison de mon patron.
Il y a pas de taxi?
Il fait trop beau.
C'est loin?
Ça fait une éternité que je marche.
Tu vas être en retard au party.
Je m'en vais pas fêter.
T'as pas l'air dans l'esprit de N...
F... l'esprit de Noël!
Je te reconnais pas.
Je peux accrocher si t'es pas...
Aie, minute!
Silence.
Toi, t'es où?
Longue histoire...
Il y a pas de party en tous cas, c'est tranquille.
Je suis pas chez nous.
T'es où?
Tu me croirais pas.
Essaie donc.
Je me suis mis dans l'idée d'aller me chercher un sapin.
Comme d'habitude.
Dans le bois à Beauséjour.
Ça a pas marché?
Tu sais comment j'aime ça: la senteur de la gomme d'épinette, le vert foncé, les branches qui craquent quand ça dégèle.
Je te suis...
J'aime même les aiguilles qu'on ramasse jusqu'à l'été dans tous les coins.
Noël sans sapin, c'est pas Noël.
Tu te rappelles de l'année passée?
T'avais pas fait planter une épinette juste devant la porte?
Oui, en septembre.
Prévoyant!
Mes filles m'avaient convaincu d'arrêter de détruire la forêt. Comme si...
Tes deux écolos.
J'aurais pas dû les écouter.
Me semble que t'es organisé pour longtemps.
C'est que rendu en novembre, faut couvrir avec de la poche à patates.
C'est vrai que l'hiver est dur chez vous.
Autrement le pauvre sapin devient brun.
Tu retournes au bon vieux sapin?
J'ai essayé autre chose.
Un arbre virtuel projeté au laser dans la fenêtre du salon?
J'ai monté une structure en barbelés.
Wow!
Puis j'ai mis plein de chandelles dessus. Et des mini guimauves.
C'est tout?
Des p'tits sapins en carton qu'on met dans les chars.
Pour que ça sente bon.
Ça sentait bon.
C'était beau?
Il y a personne qui a aimé ça.
Je peux pas voir pourquoi!
Ils ont dit que ça faisait trop vendredi saint.
Moi, je trouve ça beau.
Vraiment?
C'est toi tout craché.
Merci.
Silence.
Tu marches encore?
Je commence à fatiguer.
Tu vas réveillonner quelque part?
Je suis seule.
Où est ton chum?
En congé?
Dans le Sud?
Congé permanent.
Viens passer les Fêtes ici.
Impossible.
Rien n'est imp...
J'ai perdu ma job.
Ayoye! Quand?
Ça fait un mois.
Tu me l'as pas dit.
Mon boss a été muté.
Il est parti sans toi, l'écœurant.
Son remplaçant avait déjà du monde.
T'es dans la rue.
C'est ça que je t'ai dit.
Tu t'en vas pas faire une bêtise, là.
Je sais pas encore.
Ton patron, c'est un trou de cul!
Il y a pas juste ça...
Quoi?
On était devenu, comme, intime.
Il est pas marié, lui?
Justement. Mais je pensais à ma carrière.
Tu vas te mettre dans le trouble.
Mêle-toi de tes affaires.
Silence.
Je t'appelles de prison.
Hein? Es-tu fou?
Quand je suis arrivé à Beauséjour, la hache dans les mains, il y avait plein de chars. Pis des caméras.
Un accident?
Des écolos.
Une manifestation?
Ils veulent arrêter la coupe des sapins. Les pancartes, les slogans, toute la bullshit.
Gang de cons!
Il paraît que le Christ est pas né sous un sapin.
Il est né sous quoi au juste?
Une étoile.
Tu pourras aller te couper une étoile!
C'est pas bête.
Il y a une étoile pour chacun.
Il paraît...
C'est universel comme idée.



Mais ça sent pas bon comme...

La tradition du sapin vient de l'Allemagne.

On s'en sacre tu assez!

Silence.

C'était des jeunes, je suppose...

Je leur ai dit que je voulais mon arbre, puis que j'étais membre de *Green Peace*.

T'es membre?

Ils m'ont traité de Green Pea Soup.

T'as même pas d'accent?

L'accent tonique sur *Peace*?

Hum... Ça ment pas.

Ils sont partis à rire. Y'en a un qui dit: va fumer ton pot, le vieux!

Je m'approche, je lui dit: aie, le *green horn*, dis donc ça une autre fois pour voir.

Il l'a fait?

J'y ai sauté dans la face.

La hache?

Elle m'est tombée des mains. La police est arrivée.

Les menottes!

Possession d'une arme dangereuse.

T'es vraiment en prison?

Depuis ce midi.

Personne est venu te chercher?

J'ai pas rejoint ma femme. J'ai parlé à mon avocat.

T'es dans la merde.

Tu m'as dit ça l'année passée aussi.

Silence.

C'est ça qu'il me faut: une hache.

Qu'est-ce tu ferais avec?

Ruiner le Noël du boss.

Fais attention à toi.

Tout à l'heure, je voulais aller dire deux mots à sa femme.

T'as bien fait de changer d'idée.

J'ai pensé casser des fenêtres.

C'est pas bon non plus.

Je vais couper un arbre dans sa cour.

Tu penses qu'il en a?

Il est mieux.

Tu peux pas faire ça avec tes deux mains.

J'ai apporté mon couteau à pain.

Tu couperas pas grand-chose avec ça!

Quand je suis pas de bonne humeur...

Ça aide. T'es pas rendue?

Presque.

Silence.

J'ai comparu devant un juge.

T'as plaidé comment?

J'ai dit que j'étais innocent.

T'as pas de record, hein?

Les deux polices se sont regardées comme le bœuf et l'âne qui en ont vu d'autres.

Il y a rien de pire que l'indifférence.

Le pire, c'est de pas avoir de sapin dans la maison.

Le pire, c'est d'en avoir un dans le ...

Va falloir trouver une solution.

Je suis arrivée devant la maison...

Il y a des sapins?

Un seul.

Pas trop gros?

Un pied de diamètre à la base.

Ça va te prendre une scie à chaîne.

Ris pas de moi.

Je ris pas.

Je pourrais couper une branche pas trop grosse.

Coupe une aiguille en deux.

J'ai juste le goût de brailler.

Pauvre toi!

Je suis sur le perron. Qu'est-ce que je fais?

Rien.

Tiens-moi dans tes bras.

Je te tiens.

Une chance que t'es là.

T'es fine.

Silence.

Il y a personne. Il y a pas de lumière.

Tant mieux.

J'ai le goût de retourner chez moi et de m'enfermer.

Tiens, j'ai de la visite.

Ta femme?

Puis les deux fouines.

Tu vas sortir juste à temps. Il est minuit moins cinq.

Ils ont l'air à trouver ça drôle. Moi, je veux chanter un Minuit chrétien.

Je peux pas voir pourquoi!

Ils ont un cadeau pour moi.

Ça a l'air de quoi?

Une boîte mince de quatre pieds de haut.

Un Mac Tree que tu montes en lisant les directives.

Va falloir que je te laisse...

Attends...

Le boeuf arrive avec les dés.

Attends! ... Allô! ... Non, non... Votre femme? Enchantée... Une semaine que vous me cherchez? ... Oui, je peux bien... Une bonne nouvelle?

Tu m'appelleras demain.

Faut que je te laisse, le patron m'a invité à rentrer.

Bon réveillon!

Je t'embrasse.

Moi aussi. Bye.

Bye.

Marie Jack



L'amour du voisin

"Cette année, Noël sera un jour comme les autres ", s'est promis la petite Danielle.

Une fois de plus, elle a mis sa jolie robe noire et un collant noir pour aller à l'école. À quiconque l'interrogeait sur ce choix vestimentaire, elle répondait brièvement: " Je suis triste. Et vous, vous ne l'êtes pas, après ce qui s'est passé aux États-Unis? "

Tous les soirs, elle regardait la télévision pour obtenir une mise à jour sur les conséquences des attaques terroristes contre le pays voisin. Enfoncée dans le fauteuil, elle songeait avec horreur aux enfants dont les parents avaient été tués. Venait la hanter surtout le visage bouleversé de la petite Jessica qui n'a pas revu sa maman, même morte; comme tant d'autres, celle-ci avait dû trouver sa tombe sous les décombres de l'édifice bombardé.

Elle est allée dans la cuisine, s'est assise devant un bol de céréales. Des céréales multicolores, quelle folie! Et quelle folie encore que les cheveux teints de la grand-mère, ou son désir d'avoir un vrai arbre de Noël, comme dans sa lointaine enfance!

Grand-mère est entrée, a versé du jus d'orange dans le verre de sa petite fille. Puis elle s'est assise en face d'elle.

- Tu t'es encore habillée en noir, il fallait bien s'y attendre. Franchement, tu exagères, ma petite Danielle. Je comprends que tu sois bouleversée, moi aussi, je le suis, mais il n'y a seulement rien qu'on puisse faire. Sauf d'envoyer un peu d'argent, et nous l'avons déjà fait. Et de prier pour les victimes, ce que je fais tous les jours. C'est bien d'avoir de la compassion, mais ta tristesse n'aidera personne. On pourrait s'attendrir sur beaucoup de misères dans le monde, mais pendant ce temps-là, on serait mieux d'aider son voisin...

Danielle a voulu protester: Jessica n'était-elle pas sa voisine?

Mais elle est restée muette devant l'imposante grand-mère en survêtements roses.

Le chemin est blanc et lisse. Danielle y marque ses pas. Elle marche malgré les rafales du vent, poussée par une force étrange.

Elle porte une petite scie sur l'épaule. Aujourd'hui, elle coupera un très bel arbre. Peut-être, après tout, doit-elle faire un petit effort pour réveiller les meilleurs souvenirs de la grand-mère.

Elle est presque arrivée à l'entrée de la ville. C'est là, à l'orée d'un petit bois qu'on trouve les plus beaux arbres de Noël. Elle en a choisi un, l'a scié à la base, a secoué la neige étincelante couvrant ses branches.

- Danielle, que fais-tu, Danielle?

C'est son cousin Paul, surgi on ne sait d'où.

- Tu vois bien, Paul. J'ai trouvé le cadeau de Noël pour ma grand-mère.

- As-tu su, Danielle, que Charlot est à l'hôpital? Il paraît qu'il n'en a pas pour longtemps. C'est le cancer.

- Charlot? Ce n'est pas vrai... Pourquoi personne ne m'a rien dit? Il faut que j'aille le voir...maintenant.

Elle s'efforce de courir, l'arbre et la scie sur l'épaule. " Attends-moi, Charlot, j'arrive... Te souviens-tu, Charlot, du livre de légendes que nous avions lu ensemble? Jamais nous n'allions oublier ses magnifiques illustrations... Un jour, ta mère s'est remariée avec ton oncle et tu as quitté notre village. J'étais trop gênée pour te rendre visite dans ta nouvelle maison. "

La voilà enfin devant la porte de l'hôpital. Elle entre. On lui dit que c'est au deuxième étage, la première porte à gauche.

Sur un lit trop grand, Charlot semble dormir les yeux ouverts.

Elle appuie le sapin scintillant d'eau contre la table de nuit.

- Charlot...

Le garçon maigre se tourne sur le côté, vers l'arbre:

- C'est pour quoi ça, Danielle?

- C'est pour la paix dans le monde.

Elle se rappelle d'avoir entendu dire que le beau-père de Charlot reprochait à celui-ci de manger beaucoup. Jamais la guerre ne quitterait le cœur des hommes.

Elle donne la main à l'enfant, et il la serre, comme pour entraîner son amie dans un monde dont il est le seul à connaître la justice. Dehors, les flocons de neige tels les douces fleurs de la compassion se posent sur une terre fatiguée de nombreuses nuits d'un mauvais sommeil.



Le narrateur de Noël

D'entrée de jeu, chers lecteurs, je tiens à vous servir une mise en garde : l'histoire de Noël que je suis sur le point de vous raconter ne reflète aucunement mes opinions. Ce ne sont que les fabulations de mon propriétaire qui est, incidemment, l'auteur de cette histoire. Moi je n'en suis que le narrateur et me dégage de toute responsabilité.

Alors voici : Pas plus tard que l'an dernier le Père Noël venait tout juste de terminer sa tournée estivale. Mère Noël lui avait préparé un bon bol de soupe chaude. Mais le vieil homme, assis devant le bol de liquide brûlant, était perdu dans ses pensées. Il n'en fallait pas plus pour qu'elle comprenne qu'il avait terminé sa nuit en distribuant ses présents en Amérique du Nord, ce qu'elle lui avait précisément interdit de faire. Elle était furieuse. Depuis près d'un demi-siècle, son mari concluait sa ronde en distribuant ses cadeaux dans cette partie du monde, et, à chaque fois, il revenait de cette nuit magique complètement déprimé. Il lui disait, à la Mère Noël :

- Toi, t'as aucune idée de ce qui se passe là-bas! Ils sont affreux... et ne parlons pas de leurs parents!

Mais elle lui répétait inlassablement, année après année :

- Tu dis cela après chaque tournée, allons! Tais-toi, ça va passer.

Deus meus est tu gentus*

Transportons-nous quelque part en Amérique du Nord au matin du 25 décembre. Ne mentionnons aucun pays, de cette façon nous ne froisserons personne, ce qui est plus politiquement correct. Un homme et son épouse... Pardon! J'allais contrarier... Recommençons : Une femme et son époux sont réveillés par l'alarme d'un réveil-matin bon marché. Les deux, nerveux, s'assoient carrés dans le lit. Ils sont trempés de sueurs. La femme chuchote nerveusement à son mari :

- Vite, allons voir sous l'arbre!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le couple déboule les marches. Leur peur se concrétise, leur sang se glace instantanément. Il n'y a rien sous l'arbre. La dame se met en colère : Ben merde! Il est exigeant le vieux Saint-Nicolas! Qu'est-ce qu'il veut? La perfection? Elle n'existe pas la perfection!

Et populi meditare*

Le mari tente, tant bien que mal, de calmer son épouse. Il regarde sa montre et constate que leur enfant se réveillera bientôt. Peut-être a-t-il encore le temps d'aller chercher les cadeaux que lui et son épouse ont achetés et laissés chez ses parents au cas où, encore une fois, leur chérubin ne se retrouverait pas sur la liste des enfants sages. L'homme saute dans sa voiture et file à toute vitesse à travers la ville. Arriva ce qui devait arriver : la police l'intercepte sur le chemin du retour et lui donne une contravention des plus salées. Mais le coût en vaut la chandelle, pense le père de famille. Tout pour éviter une crise à l'enfant!

Principium splendoribus*

Malgré l'onéreux contre-temps, le père de famille revient juste à temps pour placer les cadeaux sous l'arbre. Comme le bambin se lève, la mère, alerte, s'empare du biscuit, l'avale tout rond et force son mari à prendre une bonne goulée du verre de lait. Il n'y a pas de prix pour

préserver l'innocence. Et pendant que son père s'étouffe et tousse à n'en plus finir, l'enfant tout enthousiaste, exécute une danse de la joie en voyant le dessous du sapin copieusement garni. Sans retenue aucune, il se jette sur le plus gros paquet et en déchire à qui mieux-mieux l'emballage. Le père, qui a survécu, et la mère sont surpris mais justifient l'initiative en se disant qu'ils ont dû être pareils quand ils avaient son âge. Tel un possédé, l'enfant-roi procède au même rituel pour chacun des présents. Après avoir frénétiquement déballé pour cinq cent dollars de cadeaux, il n'y a plus rien sous l'arbre et l'enfant se met dans une terrible colère. Il n'a pas eu ce qu'il voulait. Il crie de tous ses poumons :

- Où est le jouet que j'ai réclamé dans ma lettre au Père Noël ! Il ne m'écoute jamais!!!

Les instincts paternel et maternel, très puissants, prennent le dessus. Les deux adultes n'ont pas le cœur d'expliquer au jeune tyran qu'il n'est pas sur la liste des enfants sages. Et si, au fond, ils savent



que leur petit monstre ne le mérite guère, ils maudissent tout de même le Père Noël, tel un parent dont l'enfant est pénalisé par l'arbitre durant une partie de hockey. C'est la nature de l'état parental, voilà tout! Alors au lieu d'avouer la vérité à leur enfant, ils lui demandent plutôt de quel jouet il est question, et se dépêchent de le lui procurer la journée-même.

E gredia ut tur splendlor*

Mère Noël avait fini d'écouter le récit de son époux. Les deux coudes accotés sur la table, les deux mains dans le visage, elle était complètement consternée.

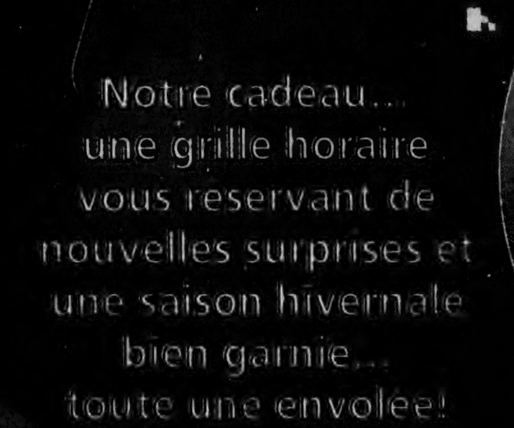
- Alors tu vois, ajouta le Père Noël tout pantois. Si les enfants ne sont pas sur la liste, ils n'y sont pas! Mais plutôt que d'en convenir, les parents prennent des airs offensés : " Quoi, mon fils n'est pas sur la liste!? Allons donc! " " Ma fille ne mérite rien? Mais, celle du voisin en a eu plein, et ma fille vaut mieux que celle du voisin?!? Je ne comprends pas." Tout ça, alors qu'en principe, la récompense devrait se mériter par un comportement exemplaire. C'est au point où l'on ne croit plus en moi dans cette partie du globe, tu sais ça? Ils sont gâtés pourris. De toute façon c'est Noël à tous les jours pour ces jeunes nord-américains. Pfft!

Exulta*

Alors qui sait? Peut-être un jour retrouverons-nous le nom du Père Noël sur la liste des espèces en voie de disparition. Avant de vous quitter, j'aimerais préciser que l'histoire racontée ci-haut est purement fictive. Nous ne voulions froisser personne. Toute ressemblance avec votre situation ne serait que purement accidentelle et entièrement due au hasard. Cet ajout n'est pas de mon propriétaire, il est de mon cru. L'intention en est de prévenir d'éventuelles poursuites judiciaires... après tout, soyons honnêtes, nous vivons en Amérique du Nord! Mais si vous me permettez un petit commentaire personnel : mieux vaut au Canada qu'ailleurs... Joyeux Noël.

*NOTE DE L'AUTEUR :

Cette histoire m'est venue à l'esprit en écoutant une chanson tirée de l'album NOËL DANS LA RUE. Les mots en caractères gras sont les paroles de CAROL OF THE BELLS par GROOVY AARDVARK. Une fin de semaine durant, j'ai écouté et ré-écouté cette chanson. Je tiens à remercier ma famille, surtout mon épouse, pour leur **patience** et leur appui!







GRILLE-HORAIRE • HIVER 2002

	LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI	VENDREDI	SAMEDI	DIMANCHE	
6 h 30	Matin express avec Johnny					Le Réseau Francophone... ...d'Amérique		6 h 30
7 h							Opus-fons Rosanne Boucher (Classique)	7 h
8 h						Radio Scolaire		8 h
9 h	Tout le monde en parle Léopold Kumbakisaka	Pause-café Pluri-elles	Tout un numéro Joanne Therrien	À bâtons rompus Jacqueline Barral et Madeleine Stojcic	C'est de vos affaires Denise Lécuyer	Classica Claire Bérubé (Classique)	Voix de foi ÉCE (Spirituel)	9 h
10 h	Musique......sique...zouque....!!!							10 h
11 h	l'émission de katimavik avec Roxanne Charlebois					Le Magazine de presse Léopold Kumbakisaka	Dimanche chez-nous Léopold Kumbakisaka	11 h
12 h						Punch aux fruits Denise Lécuyer	Les 4 crapauds Gilles St-Vincent	12 h
13 h								13 h
14 h	Musique	...sique....	Le jardin de chez nous Claire Bérubé (Jardinage)	zouque....	...!!!!		Les étoiles filantes Ronald Bourque (Acadienne)	14 h
15 h								15 h
16 h	l'émission de Benoit Morier avec... Benoit Morier et ses invité.e.s ! ! !					L'Apéro du samedi Hélène Perreault	Musique en héritage Évelyne Lachapelle	16 h
17 h								17 h
18 h	La Vie à trois temps Claire DesRosiers	Muse éclectique Émile Hacault	La salle de bleuets Jean-Sébastien Côté-Paré	Le champ de patate Trevor Cayer (Rock)	La soupe chaude Alain Chappaz	C'était beau...! Charles Leblanc	Volupté Laurent Poliquin	18 h
19 h						Le côté obscur DJ Luco David Robin (Hip Hop)		19 h
20 h	Johnny blues Jean Michaud (Blues)	Un chat à dix doigts André Dupont	Le taxi rouge Len le chauffeur (Reggae)	Hard rock psychédélique Marc Giguère (Hard rock)	Boogie Nights Norman Fiette		Jet Privé Philippe Bardet (Française)	20 h
21 h						DJ static GavinKatz et Lauren werry (Techno)		21 h
22 h	À venir... Asta la vista Nathaly Silva Boudreault (Musique du monde)	Du bruit qui pense Éric Lavoie	Vous, moi et la musique Nicole Dupéré (Africaine)	Révolution Ainsleigh et Chris (Alternative)	B-Trois Gabrielle Dubé	La chaise longue Jean Louis et Dominique (Chill out)	Jazz 120 Ronald Lamontagne (Jazz)	22 h
23 h								23 h
24 h à 6 h 30	le Réseau Francophone d'Amérique							24 h à 6 h 30

Formulaire d'adhésion - Spécial du temps des fêtes 2001-2002 — Envol 91,1 FM/CKXL

Renouvellement ☐ Nouveau membre ☐

Nom : ____________

Organisme *(pour la carte corporative seulement)* : ____________

Adresse : ____________

Numéro de téléphone : ( ) ____________

Adresse courriel : ____________

Pour la carte familiale, veuillez indiquer le nom au complet des autres membres de la famille :

____

Cartes individuelles :

- ☐ enfant (12 ans et moins) 5 ~~10 $~~
- ☐ étudiant.e 15 ~~30 $~~
- ☐ individuelle 20 ~~40 $~~
- ☐ familiale 50 ~~100 $~~

Cartes corporatives :

- ☐ organisme à but non lucratif 50 ~~100 $~~
- ☐ radio scolaire 50 ~~100 $~~
- ☐ entreprise ou autre 100 ~~200 $~~
- ☐ agence de marketing 200 ~~400 $~~

Mode de paiement :

- ☐ comptant ☐ chèque ______ $
- ☐ Visa ☐ Master Card ______ $

N° de la carte : ____________

Titulaire de la carte : ____________

Date d'expiration : ____________

Merci de votre appui!

340, boulevard Provencher
Saint-Boniface (Manitoba) R2H 0G7

Téléphone : (204) 233-4243
Télécopieur : (204) 233-3646
Studio [en onde] : (204) 231-3691
envol91@escape.ca